



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

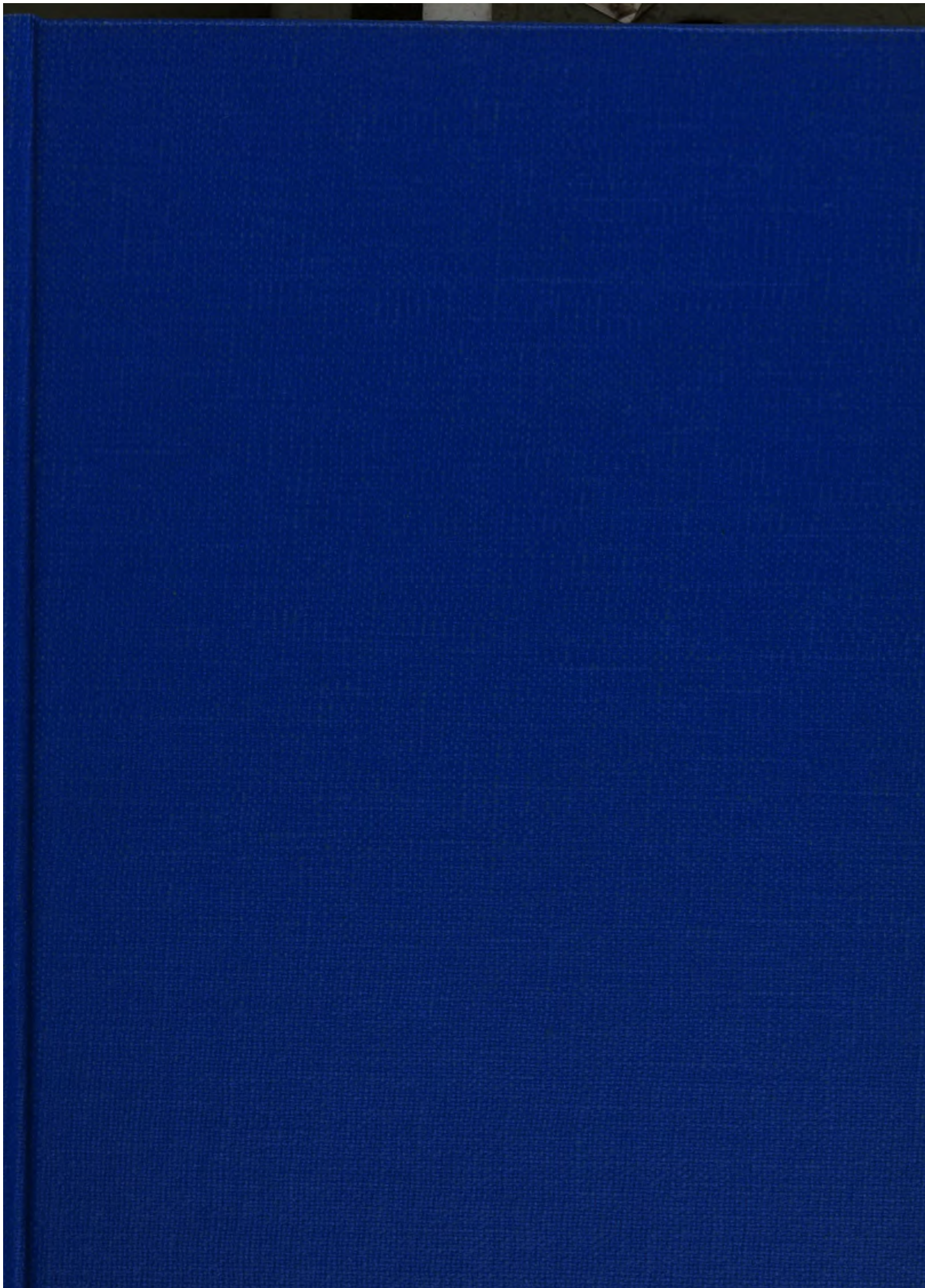
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





TNE.47415

~~115 7110 1.1~~





\_\_\_\_\_

**68 Lettres**

**à**

**Edmond Magnier**

**(1887-1890)**

*Tiré à cent exemplaires numérotés à la main  
et non mis dans le commerce.*


*Les numéros 1 à 68 tirés sur papier de Hollande  
à la forme de Van Gelder Zonen, d'Amsterdam,  
et les numéros 69 à 100 sur papier vélin ordinaire.*

*A chaque exemplaire numéros 1 à 68 est jointe  
la lettre autographe portant le même numéro.*

*A l'exemplaire numéro 33 est jointe également  
une lettre autographe de Pierre Loti.*

*A l'exemplaire numéro 41 est jointe également,  
en placards, la chronique « Feuilles de vigne »,  
refusée par Magnier en 1888 et insérée en  
appendice.*

---

EXEMPLAIRE N<sup>o</sup> 

**JEAN LORRAIN**

---

---

**68 Lettres**

à

**Edmond Magnier**

**(1887-1890)**

Préface de HENRI CHAPOUTOT

PARIS

—

1909





*Au moment où l'on parle d'élever à Fécamp, sa ville natale, un monument à Jean Lorrain, à qui la critique a consacré, depuis sa mort, de nombreux articles et volumes, il importe de connaître à fond l'artiste et le poète trop tôt disparu.*

*Si ses œuvres nous permettent de le juger comme écrivain, de comprendre ses pensées, ses désirs, ses rêves, ses souffrances et tout ce qu'il a bien voulu nous laisser voir ou deviner de lui-même, il est du plus grand intérêt de se rendre compte par sa correspondance de ce qu'il a été réellement.*

*Quel était au juste ce satiriste qui s'entendait si bien à égratigner et à mordre ses contemporains? N'y avait-il pas de l'autobiographie dans ses romans? Les mœurs de ses personnages étaient-elles les siennes? Partageait-il leurs curiosités, leur sensualisme, leur dépravation? En un livre récent, (1) M. Georges Normandy dit que non; il est possible, en effet, que Jean Lorrain ait désiré simplement se créer une légende imméritée, que son attitude n'ait été qu'une mystifi-*

---

(1) *Jean Lorrain, son enfance, sa vie, son œuvre*, un vol. in-18. — Bibliothèque générale d'édition, Paris, 1907.

*cation, (1) et qu'il soit resté un rêveur solitaire haïssant le monde dont il ne partageait les vains plaisirs que pour en étudier plus facilement les tares et les hontes.*

*Il y a là un mystère que les soixante-huit lettres de Jean Lorrain à Edmond Magnier, alors directeur de l'Événement et sénateur, que nous publions aujourd'hui, nous permettront de pénétrer, sinon d'élucider.*

*Ces lettres vont nous montrer Jean Lorrain débutant, Lorrain inquiet encore du lendemain, et qui, d'abord timide, hésitant, s'initiera peu à peu aux roueries de la vie parisienne, du boulevard, du journalisme, et « deviendra pratique ».*

*Certes, lorsqu'il fit la connaissance d'Edmond Magnier, à la fin de 1886, Jean Lorrain avait déjà publié quelques volumes de vers, deux romans ; mais, malgré cela, c'est bien Magnier qui l'a inventé, l'a mis en lumière. Lorrain, qui lui en sera toujours reconnaissant, ne le quittera qu'après avoir pris pleinement conscience de lui-même, de la valeur de son talent et de celle, qu'il jugera toujours modeste, de ses collaborateurs.*

*Après trois ans et six mois de collaboration, tant sous son nom personnel que sous les pseudonymes de Bruscombille, la Batte, Francine, etc..., Jean Lorrain quitte, en 1890, Edmond Magnier, dont l'étoile pâlit et sur le compte de qui des bruits fâcheux commencent à courir. Ainsi les rats abandonnent le navire qui fait*

---

(1) M. de Phocas « avait une légende qu'il avait créée inconsciemment d'abord et qu'il s'était pris depuis à aimer et à entretenir ». — « C'est la seule condition à laquelle on vous reconnaisse du génie. » *M. de Phocas*, pages 5 et 376.

*eau. Au surplus, l'Écho de Paris, le Journal enlevaient à l'Événement ses lecteurs et ses abonnés, et l'Écho de Paris offrait à Lorrain une situation lucrative.*

*La collaboration de Jean Lorrain à l'Événement commença en janvier 1887.*

*Jean Lorrain se trouvait alors à Fécamp, sa ville natale, qu'il aime et dont il parle souvent dans ses lettres. Il s'installe à Paris, d'abord dans un hôtel, puis chez lui, et ses séjours en Normandie deviennent de plus en plus rares et courts. Mais c'est toujours à Fécamp, où d'ailleurs il a des intérêts, qu'il retourne lorsqu'il se sent malade. Sur son coin de côte, il « répare à outrance » une tête alourdie, des rhumatismes vagabonds et un estomac qu'il compare à un vieil accordéon.*

*S'il ne reste pas continuellement à Fécamp, c'est d'abord parce que la vie de Paris l'attire, et ensuite parce que, comme chroniqueur, il se trouve là-bas beaucoup trop éloigné des événements. Les événements, il les implore, mais, s'il est en Normandie, il arrive bon dernier pour les chroniques. Ses collaborateurs, Scholl, Champsaur, etc... ne lui laissent que les glanes: alors Jean Lorrain n'est pas content, son humeur parfois un peu jalouse s'exalte et il ose, comme on le verra, faire des observations à son directeur, quoique, la plupart du temps, il se conduise envers lui comme un « petit garçon ».*

*Jean Lorrain ne prépare, ne publie rien à l'Événement sans en demander l'autorisation; il va voir Edmond*



*Magnier — c'est ce qu'il appelle aller prendre les ordres — pour arrêter un sujet de chronique, convenir de ses nouvelles et de ses vers; s'il est à Fécamp, il sollicite, souvent à plusieurs reprises, les conseils de son directeur.*

*« Me permettez-vous de consacrer la prochaine chronique de Lorrain vendredi soir au Nu et au Déshabillé dans l'Art? » (1)*

*« J'attends le mot d'ordre lundi matin, avec une idée de chronique quelconque, j'y attacherai n'importe quelle actualité. » (2)*

*« Je vous rappelle votre promesse de m'envoyer pour demain un sujet de chronique. » (3)*

*Voilà ce qu'il écrit et répète à Edmond Magnier. Veut-il être dur ou aimable vis-à-vis d'un confrère, d'une personnalité quelconque, il en demande aussi la permission.*

*« ..... Ce cher René d'Hubert, auquel je garde la bonne rancune que je sais garder aux gens à cause de l'insertion de la lettre Maizeroy; je vous supplie de me laisser mordre un peu ce bon jeune homme. » (4)*

*« ..... Me permettez-vous de dire deux mots aimables pour de Nesmond? » (5)*

*« Puis-je, durant votre absence, faire les chroniques suivantes: ..... Bruscombille 2. — Noyer la candidature de Nadaud à l'Académie, successeur de Labiche. » (6)*

- 
- (1) Lettre II.
  - (2) Lettre XXXV.
  - (3) Lettre XLV.
  - (4) Lettre XIV.
  - (5) Même lettre.
  - (6) Lettre XXVII.

*C'est que Lorrain propose et Magnier dispose: quelques chroniques ne sont pas publiées, d'autres sont indéfiniment retardées, un article sur le Nu est refusé, une chronique sur Swinburne mise au panier!*

*Magnier accuse Lorrain d'être décadent, péladanesque, trop audacieux, sadique, etc...*

*Et Lorrain de défendre ses « prétendues audaces » et de protester contre l'enterrement de sa chronique sur Swinburne. « Mon histoire sur Swinburne, qui a jadis possédé à Étretat une chaumière appelée Dolmancé où il vivait avec un groom et une guenon favorite, n'est pas si sadique que cela, elle est d'abord exacte. » (1)*

*Elle est d'abord exacte! Tout Lorrain se retrouve dans ces quelques mots, le Lorrain à la recherche des potins, à l'affût des scandales, le Lorrain qui prend au mot Edmond Magnier quand celui-ci lui recommande de « tirer à boulet rouge et de faire retourner le boulevard. » (2)*

*Jean Lorrain aurait levé tous les voiles, fouillé toutes les alcôves, ébruité tous les secrets, sans avoir souci que les calomnies, les médisances, pas plus que la vérité, ne sont pas toujours bonnes à dire; il en aurait éprouvé quelque dommage sans l'expérience et la sagesse d'Edmond Magnier qui, pour la sauvegarde de sa responsabilité pécuniaire, n'avait peut-être pas tort de surveiller les écarts de plume d'un collaborateur trop hardi.*

---

(1) Lettre VII.

(2) Lettre XXVII.

*Si Jean Lorrain, protestant contre la non-insertion de ses articles, écrit : (1) « J'argue mal, en opposant les autres... je tâcherai de faire mieux », il ne dédaigne pas néanmoins les comparaisons entre ses articles et ceux de ses collaborateurs. L'Événement, qui refuse son article sur Swinburne, sa chronique Nymphaea, publie une chanson de Lesbos, une chanson de Sodome qui le laissent bien en arrière,... il insère Lulu! « Est-ce que mon nom seul constituerait l'article pornographique! » s'exclame Lorrain, (2) qui se montre peu aimable, acerbe quelquefois vis-à-vis de ses collaborateurs dont il apprécie sans trop de bienveillance la valeur.*

*«... Je n'aurais fait ni du Mermeix ni du Roger-Milès, mais une véritable chronique d'art. » (3)*

*«... Je vous aurais donné des nouvelles qui, sans m'en vanter, auraient bien valu du d'Auriac et du Gayda. » (4)*

*«... Cet avril gelé et blanc qui m'a donné l'occase de placer d'assez jolis vers, à coup sûr plus... poétiques que ceux de Gavroche. » (5)*

*« Sans être méchant, je voudrais bien savoir si les études montmartroises de la chronique Champsaur d'aujourd'hui trouvent beaucoup de lecteurs... compréhensifs. » (6)*

*« Croyez-vous sérieusement que... les Mie Prigioni de*

---

(1) Lettre XII.

(2) Lettre XX.

(3) Lettre IV.

(4) Lettre V.

(5) Lettre VI.

(6) Lettre XII.

*Boyer d'Agen aient vraiment intéressé le public du journal. » (1)*

*« Les Grosclaude, avouez-le, sont moins bons que mes Bruscabilles. » (2)*

*Les confrères prennent sa place, son jour même; cependant, si, comme Jean Lorrain, ils savent certainement se faire valoir auprès du maître, ils réclament sans doute aussi fréquemment et aussi vivement leurs honoraires.*

*De l'argent, toujours de l'argent! Sur les soixante-huit lettres que nous publions, il y en a trente-huit dans lesquelles Jean Lorrain parle d'argent à Edmond Magnier; il se plaint d'être harcelé par les fournisseurs, il doit à son hôtel, à son chemisier, à son tailleur, à son tapissier, et c'est pour les payer « pour arroser ses créanciers », (3) selon son expression, qu'il réclame toujours des acomptes.*

*Mais si, quand il va voir Edmond Magnier, il amène quelquefois des créanciers, de temps en temps aussi, il procure à l'Événement des clients. Il a vingt-cinq pour cent sur les réclames qu'il dénêche (4) et dont il paraît s'occuper sérieusement. (5) Quelle joie cynique lorsqu'il peut placer une chronique-réclame de cinq cents ou de mille francs : « J'ai dégoté un Zacharini affolé de réclame que je crois bon pour vingt-cinq louis. Je le*

---

(1) Lettre XVI.

(2) Lettre XXXI.

(3) Lettre XVI.

(4) Lettre XXXV.

(5) Lettre XL.



*fais préparer demain matin, et si ça prend, j'irai cueillir dans la journée. » (1)*

*Pourquoi se montrer scrupuleux vis-à-vis de Y... ou de Z... : « L'argent qu'on prend au juif, c'est de l'argent qui rentre »; (2) d'ailleurs, « attraper » un juif dans une chronique « amuse et ameute toujours le public parisien »; (3) donc, il faut être antisémite, ce qui n'empêche nullement d'agir en homme d'affaires, par suite, de ne cesser de penser à la situation régulière que l'on devrait occuper, et à ses intérêts pécuniaires.*

*Jean Lorrain se plaint souvent de n'avoir pas à l'Événement la situation qui lui est due. C'est lui que l'on paie le moins, et, en bonne conscience, le mérite-t-il? Pourquoi n'est-il pas traité aussi bien que les nouveaux venus ou les irréguliers, comme M. Champsaur, par exemple?*

*Il faut reconnaître qu'Edmond Magnier, si, en trois années de collaboration, il a augmenté à plusieurs reprises les prix des Lorrain et des Bruscombille, se fait fortement tirer l'oreille quand il s'agit de verser des acomptes ou de régler définitivement les comptes, car, après tout, Jean Lorrain ne réclame que ce qui lui est dû.*

*Mais Edmond Magnier sait à merveille jouer les Don Juan. « C'est une fort mauvaise politique que de se faire céler aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits,*

---

(1) Lettre xxiii.

(2) Lettre xxiii.

(3) Lettre xlvi.

*sans leur donner un double », dit le héros de Molière. Si Edmond Magnier sait au moment opportun disparaître des bureaux de l'Événement, (1) « s'évaporer », dit Jean Lorrain, il sait aussi éconduire M. Dimanche; les compliments, les promesses lui coûtent peu.*

*« Vous êtes un grand charmeur », (2) lui écrira Jean Lorrain qui, toujours un peu timide devant le maître, devant « son cher seigneur », essaiera, dit-il, de régler sa courtoisie sur la sienne jusqu'au moment où, désespéré de ne pouvoir toucher dix louis promis depuis un mois et demi, (3) furieux de ne pas être augmenté et de subir des humiliations, il quitte le journal.*

*Dans sa dernière lettre, (4) il déclare qu'il a malheureusement autre chose à faire que venir huit fois en huit jours à la caisse de l'Événement pour n'y pas toucher soixante-quinze malheureux francs.*

*Combien de place tient, dans sa correspondance avec Edmond Magnier, la caisse de l'Événement! Il y a là un certain Colombier qui fait penser à quelques personnages comiques de nos plus invraisemblables comédies à tiroirs. Colombier n'a pas d'ordres, Colombier n'a pas de fonds, Colombier est invisible : tristes constatations pour Jean Lorrain qui se voit obligé quelquefois de renoncer à la poursuite acharnée de cinq louis, qu'il paraît cependant ardemment désirer!*

---

(1) Lettre XLVII.  
(2) Lettre LXII.  
(3) Lettre LXV.  
(4) Lettre LXVIII.

*Jean Lorrain, sollicité par les journaux concurrents, finit par trouver odieux son rôle de demandeur perpétuel. Le prendrait-on pour un imbécile?*

*Déjà, vers la fin de 1887, il y avait eu brouille : Lorrain s'était montré trop dur vis-à-vis de Léonide Leblanc. Mais la réconciliation, dans laquelle M<sup>me</sup> Magnier joua un rôle, fut très rapide. Et puis ce fut, jusqu'en 1889, le calme absolu : Jean Lorrain se lamentait toujours en parlant du « nerf absent de la guerre », et continuait à n'écrire ses chroniques qu'après seulement avoir pris les ordres d'Edmond Magnier.*

*En décembre 1889, Lorrain commence à montrer les dents; on lui doit mille vingt cinq francs, et pas moyen de se faire payer! C'est alors qu'il parle d'une rupture avec l'Événement; tout s'arrange encore, mais la correspondance se fait plus rare; enfin, en juin 1890, Jean Lorrain avise Edmond Magnier qu'il fait désormais partie de la rédaction de l'Écho de Paris; il consent à donner encore quelques chroniques à l'Événement, mais il ne cache pas à Edmond Magnier « qu'il ne consentirait à aucun prix dorénavant à faire deux chroniques par semaine avec sujet imposé, ce qui est la mort d'un cerveau »; (1) il n'a mis que trois ans et six mois à s'en apercevoir.*

*Quinze jours plus tard, c'est la rupture absolue. C'en est fini de la correspondance Lorrain-Magnier.*

*Toutes les lettres de Jean Lorrain, sabrées d'un L, et datées quelquefois par Magnier, puis mises par lui dans*

---

(1) Lettre LXVIII.

*un dossier, ont échoué, un jour d'octobre 1906, à l'hôtel des Ventes, où l'on dispersait la bibliothèque et les papiers d'Edmond Magnier.*

*Pour dix-sept francs, il a été possible ce jour-là d'acquérir seize paniers remplis de papiers, de lettres, de dossiers, de coupures, de vieux titres de sociétés en déconfiture, de journaux, d'actes d'huissiers et d'autographes : cette heureuse acquisition, due au plus pur hasard, nous permet de publier aujourd'hui soixante-huit lettres de Jean Lorrain à Edmond Magnier.*

*Nous les reproduisons intégralement ; en plusieurs endroits seulement, nous avons cru devoir remplacer des noms propres par des points : ce n'est pas en effet le scandale que nous recherchons.*

*Le style de ces lettres est loin d'être châtié ; on sent que souvent elles ont été écrites à la hâte, il y a des répétitions de mots, d'expressions, de tournures, il y a même des fautes d'orthographe, mais néanmoins ces lettres, dans lesquelles ne se révèle aucunement l'écrivain qui, selon l'expression de Ferdinand Hérold, trouvait le mot rare avant le mot juste, sont intéressantes à divers points de vue ; elles nous font connaître Edmond Magnier, elles nous donnent une idée de la Presse d'il y a vingt ans, enfin elles nous dévoilent un Jean Lorrain peint par lui-même.*

*Edmond Magnier, chroniqueur brillant, directeur d'un grand journal, sénateur, était encore, en 1887, riche, adulé ; les plus brillants journalistes défilaient dans les salles de rédaction de l'Événement. La plume*

*alerte et vive du maître, aidée par celle plus acerbe et plus âpre de ses collaborateurs, le faisait respecter et craindre. Sans nous occuper ici de l'homme politique, à qui la cour d'assises de la Seine devait réserver, quelques années plus tard, une si triste fin de gloire, le seul directeur de journal peut nous intéresser dans ses rapports avec Jean Lorrain.*

*Sauf dans les derniers mois qui ont précédé la rupture, Lorrain s'est toujours montré timide et pliant vis-à-vis de Magnier qui, non content de lui fournir ses sujets de chronique, savait « le mettre en pénitence comme un petit garçon ».*

*Il semble que Magnier n'imprime aucun article de Jean Lorrain sans l'avoir lu; (1) il ne lui laisse jamais la bride sur le cou; (2) il lui « mâche et prépare » (3) la besogne; les chroniques de Lorrain, s'il prolonge trop ses vacances « quoique ayant pris et demandé les ordres », (4) ne passent pas.*

*Magnier est sévère pour son jeune collaborateur : c'est qu'il sait que Lorrain aime les histoires « particulières » et n'hésiterait pas à les glisser dans le journal, alors même qu'elles ne soient pas précisément de son domaine.*

*Lui aussi, Edmond Magnier devait être harcelé par les créanciers; il est même étonnant que, débiteur cour-*

---

(1) Lettre v.  
(2) Lettre VII.  
(3) Lettre XLVI.  
(4) Lettre LIII.

*tois, mais fuyant et accumulant des promesses de paiement toujours retardées, il ait pu durer aussi longtemps. S'il a évité pendant des années le krach final, il le doit à ses relations politiques d'abord, puis à l'Événement, alors une puissance. L'Événement, comme le Gil Blas, a tracé la voie à l'Écho de Paris, puis au Journal qui lui ont pris ses rédacteurs et ses lecteurs.*

*Les journaux se disant littéraires, tels qu'ils existaient à cette époque, ont aujourd'hui disparu, et la première page de l'Écho de Paris, du Journal s'est totalement transformée : la politique, la réclame et les faits divers y prennent la plus grande place. En 1890, la chronique, si brillante à la fin du Second Empire, agonisait ; seuls quelques vieux journalistes s'éternisaient encore dans ce genre aujourd'hui bien démodé.*

*C'est pourtant par des chroniques que Jean Lorrain débute à l'Événement, avant d'y donner des contes ou des vers.*

*Toujours à la recherche des potins, à l'affût des scandales, Lorrain n'hésite pas à profiter même de l'hospitalité qu'on lui offre (1) pour tracer de son hôte un portrait quelquefois peu flatteur. Dans ses lettres où il se montre nerveux, agité, irritable, on retrouve le Lorrain ironique, amoureux des parfums violents, de l'étrange, du fantastique, le Lorrain des bravades osées, d'une originalité raffinée, d'un sensualisme très moderne, d'une audace perverse et sadique.*

---

(1) Lettres IV et XL.



*Ces lettres n'ôtent rien à la réputation de Jean Lorrain, si elles n'y ajoutent rien; elles nous indiquent comment il faisait ses chroniques, « accrochant », selon son expression, des anecdotes mondaines, des faits du jour scandaleux à des décors champêtres, ou bien donnant à des histoires oubliées un « semblant d'actualité »; elles nous le montrent aussi homme d'affaires, et c'est un rôle qu'il tient avec compétence et rouerie; la façon sournoise dont il essaie de faire passer un entrefilet dans le Gil Blas (1) pour prouver dans l'Événement le peu de valeur des informations du confrère, est à cet égard typique.*

*Nous voyons dans ces lettres Jean Lorrain tel qu'il était, un peu hautain et orgueilleux, trop conscient de son mérite, jaloux, enclin à la « roserie » parisienne. Il se dit un doux, un bon ami, ne tirant dans le dos de personne : son goût pour les médisances, les calomnies, nous fait croire qu'en se jugeant ainsi, il se trompe peut-être sur son compte.*

*Le talent de Jean Lorrain est incontestable; si l'auteur de M. de Phocas, de M. de Bougreton, de M<sup>me</sup> Baringhel n'est pas tel qu'on l'a cru deviner sous le masque de certains de ses héros, Jean Lorrain se révèle assez dans ses lettres à Edmond Magnier pour que de cette correspondance surgisse de lui une curieuse silhouette, qui a tout le mérite et tout l'intérêt d'une autobiographie.*

*Lorrain était-il vraiment le bon, le doux, ou le traître*

---

(1) Lettre iv.

*au couteau empoisonné que Magnier se plaisait à trouver en lui?*

*N'était-il pas tout simplement un névrosé, subissant tous les heurts, toutes les excitations passagères d'un corps souffrant et torturé, d'un cerveau poétiquement rêveur exacerbé par les petites et les mesquineries de la vie plate et banale à laquelle son métier même de romancier et de journaliste l'obligeait à prendre une grande part?*

*C'est ce que ces soixante-huit lettres aideront à faire comprendre ou deviner.*

*HENRI CHAPOUTOT.*





**1887**



# I

*Carte de visite, sans date.*

**Cher monsieur, je vous prierai *en grâce* de vouloir bien donner des ordres à Colombier relativement aux 10 louis que vous m'aviez dit de passer toucher jeudi à l'*Événement*; voilà huit jours que j'assiège la caisse et me heurte à un refus basé sur votre absence et pas d'ordre reçu... cinquante francs est la seule somme que j'aie pu obtenir jusqu'ici : et cinquante francs, c'est deux jours et demi de Paris. Je puis compter sur vous, n'est-ce pas.**

**Très votre**

**LORRAIN.**

## II

*Quatre pages, carte-correspondance, sans date (au crayon bleu, de la main d'Edmond Magnier, 3 janvier 87).*

**Cher monsieur,**

**Vous êtes un homme terrible avec vos promesses... je comptais sur dix louis samedi et la portion congrue de cinq louis, à laquelle vous m'avez réduit, m'a créé de sérieux ennuis.**

**J'ai dû laisser un reliquat de cent francs à mon hôtel, que je vous serais on ne peut plus reconnaissant d'acquitter à la présentation d'un reçu de cent francs signé de moi, le 10 janvier, à la caisse de l'*Événement*.**

**Ces gens en ont absolument besoin pour le terme du 15 et ma situation vis-à-vis d'eux est des plus fausses; je puis, n'est-ce pas, compter sur vous pour cette date et vous voudrez bien donner vos ordres à cet effet à M. Colombier, ce mois de janvier est des plus lourds et j'ai tout le mal possible à faire face à tous mes engagements.**

**C'est un réel service à me rendre et je vous sais trop galant homme *pour me le refuser*.**

**Autres chats à fouetter : me permettez-vous de con-**

sacrer la prochaine chronique de Lorrain vendredi soir au *Nu et au Déshabillé* en art à propos de la condamnation du *Courrier Français*, je serais heureux de faire ce plaisir à Roques, qui me le demande, et j'ai d'assez curieux et piquants documents.

Un mot, qui me fixe sur toutes ces questions, et veuillez trouver ici, cher monsieur, avec ma plus cordiale poignée de mains, mes souhaits les plus vifs pour l'année commençante.

LORRAIN.

### III

*Une page, carte correspondance.*

Ce mardi, 3 janvier.

Cher monsieur,

Victime d'un retard, un imbécile de valet de chambre qui porte ma chronique à la gare où on la refuse, et arrive trop tard à la poste. Suis désolé, je ne vous en adresse pas moins l'*Angoissée* de M<sup>me</sup> de Chambrun. Je porterai désormais ma copie moi-même à la poste, et ces erreurs ne se présenteront plus.

Cordialement votre

LORRAIN.



## IV

*Six pages, cartes correspondance.*

Soit, enterrons la chronique du *Nu* et du *Déshabillé*, mais Roques va être navré; oh! j'aurais attaché le nom du *Courrier Français* très discrètement dans un coin, comme dans la chronique sur la Neige, et je n'aurais fait ni du Mermeix ni du Roger-Milès, mais une véritable chronique d'art avec le rappel de Watteau et de Fragonard.

Que faire pour vendredi soir... les documents me manquent et en province... voulez-vous un prince de Polignac, si gâché par Violette l'autre jour, j'ai toutes les données possibles sur lui, sur son intérieur, sa vie et son esthétique, lui donnant à dîner une fois la semaine et déjeunant de même chez lui quand je suis à Paris... un portrait très club, très grand chic, très saison d'hiver et par un qui la connaît dans *les coins*.

Voulez-vous, à propos des décorations de janvier, d'une anecdote assez drôle passée vendredi soir dans les bureaux de l'*Événement* (un monsieur qui vient annoncer lui-même qu'il est décoré du ruban vi... olet et prie de l'annoncer), une échappade sur la *Revue Indépendante*, et le poète Laforgue, celui que Bourget... a si bien laissé mourir de faim... et d'amitié. J'ai là le dernier livre de ce Laforgue, amusant comme une opérette et dont personne n'a parlé.

Voulez-vous un conte transparent, mais honnête, sur

le jeune Bemberg, le compositeur mondain, dit... l'*Égrégore* dans les clubs... et les salons, parce qu'il envoûte et idiotise de musique le marquis de Ségur, le frère de madame de Guerne... voyez et frappez au tas...

J'attends un mot de vous demain matin qui me fixe... Pour Francine, la prochaine fois je prendrais les Bas bleus... et l'autre... les femmes de Bourget... comtesse Hurtrel, baronne de Poilly, M<sup>me</sup> de Saures, M<sup>me</sup> Cahen d'Anvers, M<sup>me</sup> Moraines, M<sup>me</sup> Hochon; j'accrocherais cela à une soit disante lettre reçue à propos des indiscretions de Pailleron!... tout cela bien entendu, faute d'événement surgissant d'ici là.

Je vous serais également reconnaissant de me faire adresser *Pierre et Jean* de Maupassant aussitôt paru; son esthétique me fournira une très bonne chronique... enfin, dernier service, êtes-vous assez bien avec le *Gil Blas* pour faire passer dans les échos de de Vaux cet entrefilet :

« La Francine, qui vibre si bien dans les colonnes de l'*Événement*, ne serait-elle pas une vieille garde bien connue de la plaine Monceau, Francine de S...vy, si cruellement exécutée il y a près d'un an dans le même journal, et qui, revenue de la galanterie, consacrerait à la littérature les vieilles plumes, qu'elle a taillées jadis ! »

Quel tremplin pour tomber sur les bas bleus, et en même temps sur les informations du *Gil Blas*, ladite Francine étant à Rome! J'avais chargé un de mes amis de faire passer la pilule à de Vaux, ne voyant rien venir, je démasque mes batteries et vous demande de m'aider à saper le terrain si vous le pouvez.

Cordialement votre

LORRAIN.

Mercredi, 4.

## V

*Deux pages, carte-correspondance.*

Cher monsieur,

Sans nouvelles de vous, je suis de plus en plus... et d'autant plus mystifié que voilà deux chroniques qui ne passent pas: une Lorrain, que Galli m'a renvoyée cette semaine sans autre explication, et une Francine, presque convenue avant mon départ sur les bas-bleus, qui, envoyée samedi matin, n'est pas encore parue aujourd'hui vendredi.

Qu'est-ce que cela veut dire? Je m'y perds, après les conventions verbales de décembre et la bonne assurance que vous me donniez encore le 30 décembre au soir de m'imprimer par semaine une Francine et un Lorrain.

Êtes-vous absent... et ne voulez-vous pas en votre absence laisser imprimer de moi rien que vous n'ayez auparavant vu! Dans ce cas, prévenu par vous, j'aurais mis une sourdine à mes prétendues audaces... et au cas de non *gonfiance*, je vous aurais donné des nouvelles qui, sans m'en vanter, auraient bien valu du d'Auriac ou du Gayda.

Voilà les bals de l'Opéra qui commencent et j'avais

des Francine tout indiqués, des plus amusants, sous forme de conversations, d'intrigue et de dialogue; d'Hyères, où vous devez être, je vous en prie, cher monsieur, répondez-moi, fixez-moi.

Très votre

LORRAIN.

Ce vendredi 13 janvier.

Sans lettre de vous, je n'envoie désormais plus rien au journal.

## VI

*Deux pages, carte-correspondance, sans date.*

Ma dernière datée d'ici... une petite rechute, mais irrévocablement lundi matin chez vous. Vous envoie un Bruscabille assez original avec tous les B de la semaine

Van Beers  
Bréban  
Bisson d'Ivrande  
Boulangier  
Bismarck  
Battemberg et  
Berlin

une symphonie en B assez drôlement venue et pour commencer une lamentation sur cet avril gelé et blanc qui m'a donné l'occase de placer d'assez jolis vers, à coup sûr plus... poétiques que ceux de Gavroche.

A lundi donc, cher directeur, et croyez aux meilleurs sentiments de votre encore un peu douloureux

JEAN LORRAIN.

Ce vendredi matin.

## VII

*Six pages, cartes-correspondance, sans date.*

Cher monsieur, je vous ai adressé ce matin mon *Bruscambille* sur les Cinq, j'ai été trop heureux de les trouver, car franchement l'actualité est bien rare... avec Georges Duval, Besson et Carnac et Champsaur faisant le *Courrier de Paris*, j'arrive bon dernier avec ma rubrique *Paris aux Champs*, dont on pourrait tirer pourtant très, mais très bon parti si vous vouliez me laisser un peu la bride sur le cou et m'accorder une confiance que je n'ai pourtant pas démeritée, que je sache. J'aurais placé dans des décors de plage ou de villes d'eaux, exacts les décors, des anecdotes mondaines ou littéraires arrivées à de grandes personnalités et vécues, et non pas des potins du baron de Vaux; un peu ce que j'avais fait pour Nilson dans les lys blancs et pour le scandale Poulet-Hennessy dans le bain. Mon histoire sur Swinburne qui a jadis possédé à Étretat une chaumière appelée Dolmancé où il vivait avec un groom et une guenon favorite, n'est pas si sadique que cela, elle est d'abord exacte, peut se rattacher à la *Faustin* de Goncourt et, placée dans le cadre d'Étretat en ce moment, en pleine saison, avec quelques noms exacts à l'appui, aurait fait un très intéressant *Paris aux champs*.

De même l'histoire Belbeuf arrivée à Veules, il y a un

an, et étouffée, l'accouchement de Rosa B.... et l'enfant qu'on a aidé un peu à mourir parce que c'était un *mâle*, avec un décor de Veules un peu plus vrai que la réclame Judith, en la rattachant aux courses de Dieppe, serait charmante.

Voyons, dites-moi oui. Reprendre toujours le vieux plat du jour, de la semaine, quand on peut donner mieux; c'est un peu... contrariant... moi, je ne vous envoie comme chronique ni ballet de bohémiens, ni flocons de neige animés, ni fleurs de pêcher métamorphosées en femmes, c'est toujours actuel, vivant et touchant terre que diable.

En septembre, la *Terre* me donnera une vraie chronique Lorrain, me permettez-vous d'en consacrer une aux femmes de la Renaissance, de Blaze de Bury, j'y accrocherais M<sup>me</sup> Clémence... (1) et son Rossetti, vous avez assez aimé le Dante et le Moyen-âge... il y a dix ans, pour accorder l'hospitalité à Lucretia Borgia et Vittoria Colonna dans vos colonnes, vous y recueillez bien l'*Adorée de Maizeroy* en première colonne et ce jour-là je dois même lui céder la place.

Je vous l'avouerai, j'en ai été assez surpris, car si même mon meilleur ami avait traité un de vos chroniqueurs Georges Duval, Besson ou M. Champsaur comme M. Maizeroy m'a traité, je ne me serais jamais permis, moi, de lui consacrer un article élogieux en tête de l'*Événement* et cela par solidarité et respect même du journal... je serais curieux de savoir si M. d'Hubert laisserait passer mon *éloge* en tête du *Gil Blas*, cela ne m'a étonné qu'à demi de Champsaur, mais fortement de la direction...

---

(1) Nom illisible.



Comme Bruscombille, je compte vous faire en septembre la *Succession de M. Caro et les Capitaines*, genre *Pays des Gondoles*, que je vous avais soumis, 25, rue Lapérouse, à Paris, cela est subordonné bien entendu aux événements, je ne demande que des événements, j'en implore, mais en cas de pénurie dois-je néanmoins vous soumettre ma réserve!

Enfin je vous serais on ne peut plus obligé de vouloir bien me faire parvenir *cent cinquante francs* avant la fin du mois, du 28 au 30 par exemple, j'ai une assez forte traite à payer à cette époque et ces cent cinquante francs m'aideront on ne peut plus; j'y puis compter, n'est-ce pas.

Un mot n'est-ce pas au sujet des articles et de la petite somme.

Veillez trouver ici, cher monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JEAN LORRAIN.

*P. S.* — Je vois annoncé : la *Faubourienne* de Jules Hoche et les *Dix plaies de Paris* de G. Duval. Quand prendrai-je rang pour mes *Pelures!* je vous ai pourtant assez tourmenté à ce sujet; et je suis confus d'y revenir... Vous m'y contraignez cependant.

J. L.

## VIII

*Deux pages, carte-correspondance.*

Fécamp, ce dimanche 27 mai.

Cher monsieur,

Galli m'annonce votre rentrée pour hier ou aujourd'hui.

Pour mercredi voulez-vous une chronique de bibliographie sur trois ouvrages assez remarquables de la jeune école :

*Amours nomades*, Paul Bonnetain  
*Être*, Paul Adam  
*Deux plaisanteries*, Paul Hervieu

trois *Paul* et trois tendances différentes avec anecdotes à l'appui. *Être* entre autres est très curieux.

Si oui, pas de réponse sera me dire accepté, sinon, télégramme.

Je rentre à Paris fin de la semaine, samedi au plus tard. Veuillez trouver ici, cher monsieur, mes meilleurs sentiments et me croire très votre

LORRAIN.

## IX

*Une page, carte-correspondance.*

Fécamp, 28 mai.

Très très souffrant, pris hier de vomissements de sang qui ne cessent pas, ne sais si je pourrai faire chronique.

En tout cas télégramme ce soir vous dira oui ou non, je crois devoir vous prévenir.

Très votre

LORRAIN.

## X

*Trois pages, cartes-correspondance, sans date.*

Fécamp, ce lundi.

Cher monsieur et directeur,

Je serais rentré ce soir, demain, sans la terrible semaine que je viens de traverser plié en deux sur une cuvette! l'estomac à l'état de vieil accordéon : j'ai été assez malade pour manquer un jour d'article et c'est tout vous dire; car c'est la première et dernière fois j'espère. Grâce à de fortes doses d'émétique mon médecin vient de me rendre... la respiration, mais il me demande huit jours de repos et je suis pour l'heure condamné au régime lacté, lait coupé d'eau de Vals, œufs et viandes rôties, c'est vous dire que je vous demande grâce pour cette semaine. Je compte rentrer le lendemain du Grand Prix, évitant le surmenage de cette terrible semaine, et compte rentrer pour un grand mois et plus. Je compte d'ailleurs décider avec vous le voyage, la grande question de mon installation définitive à Paris.

Veillez, cher monsieur, me rappeler au bon souvenir

de M<sup>me</sup> Magnier et trouver ici pour vous l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JEAN LORRAIN.

Pour demain un article de fonds sur le prêtre de province (accroché aux derniers crimes des Grandes Ventes) et la cupidité idiote du paysan!

Bruscambille-Chronique sur la *Grande Semaine* forcément, avec anecdotes et parallèle entre le salut à la *Française* et celui à la *Hongroise* (Tisza).

## XI

*Quatre pages, cartes-correspondance, sans date.*

Fécamp, 8 heures 1/2.

Mon cher Directeur,

Je viens de finir mon Bruscambille; vous le recevrez demain soir au journal à 7 heures, je tiens à le recopier soigneusement puisque je ne pourrais en recorriger les épreuves. Devant le scandale soulevé par les seize autographes, je n'ai pu résister à faire le mois des *autographes*, avec anecdotes de l'autographe Léonide et des autographes Samoïska-Caro. Faudra-t-il vous faire un Bruscambille pour l'autre dimanche? Vous m'en avez demandé un pour le premier dimanche et le troisième dimanche de chaque mois, sans songer, comme moi, que dimanche prochain était le 31 juillet et non le 1<sup>er</sup> août.

Je me permets de vous rappeler qu'on se présentera demain à la caisse, de quatre à six, pour un reçu de 3 louis visé par vous !

Et mes nouvelles conditions, vous m'aviez promis d'y songer ! Jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre, ne pourriez-vous m'accorder 350 francs par mois pour une chronique Lorrain tous les mercredis et deux Bruscambille aux dates convenues; le mois d'août a cinq mercredis, vous y gagnerez encore et au moins je sais sur quoi tabler; c'est moi que vous payez le moins et en bonne con-

science je ne le mérite pas ; vous avez, il est vrai, le grand mérite de m'avoir découvert et mis en lumière et je vous en suis on ne peut plus reconnaissant, mais notre intérêt n'est-il pas le même et ne devrions-nous pas nous attacher le plus *commerciallement* même l'un à l'autre.

Je compte sur une réponse affirmative de vous, tant par mois jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre, vous donnez bien 75 francs aux autres, c'est très injuste cela, savez-vous !

Autre chose.

M<sup>me</sup> de Montgomery m'a envoyé son livre avec une dédicace folle à Bruscombille :

Il faut, ô Bruscombille, en me tendant la main  
Gravir rêveur et fier le lumineux chemin.

J'ai un peu peur.

Réponse pour le Bruscombille, s'il en faut un, samedi prochain pour dimanche, 7 août.

Celui de demain clorait le compte à tant la ligne et mon Lorrain de mercredi inaugurerait le mois à 350 francs.

Maintenant voulez-vous, à titre gracieux, une fois la semaine (mais pas dans les échos) un paysage normand en vers très-honnêtes (rien des sonnets précédents) donnant la sensation de la campagne, des falaises, de la mer, facture pas du tout tourmentée, du *bon Lorrain*. Si oui, je commencerai cette semaine, mais annoncez et donnez-moi jour, j'ai pour trois mois, absolument inédits, des cartons de l'année dernière que je mettrais au point. Veuillez trouver ici, cher directeur, les meilleurs sentiments de votre...

JEAN LORRAIN.



## XII

*Quatre pages, cartes-correspondance.*

Cher directeur, suis désolé que *Logis de poète* n'ait pas rempli le cadre... je croyais l'avoir accroché dans un décor d'Étretat intéressant d'exactitude et d'actualité, avoir rendu Swinburne assez reconnaissable et assez gazé le scabreux de l'ouverture pour piquer la curiosité sans alarmer... les rigoristes et les rigoureux!

C'est à refaire, paraît-il, et j'en suis d'autant plus fâché que c'est là ma note... le *Gil Blas* qui tire à 100.000 ne fait pas autre chose et avec quelles redites et quelles crudités, bon Dieu... Grosclaude hier revient sur les Cinq! Et Silvestre réacont... l'histoire d'Abélard!! et Santillane celle de la Léon!!! Sans être méchant, je voudrais bien savoir si les histoires montmartroises de la chronique Champsaur d'aujourd'hui trouvent beaucoup de lecteurs... compréhensifs. Nina de Villals et son mari ne sont connus que de cent bohèmes dans Paris... mais j'argue mal en opposant les autres... je tâcherai de faire mieux, mais l'actualité ne donne vraiment pas. Carnac lui-même est forcé de faire des *Bâtons rompus*. Par ce temps de disette effroyable, je veux bien vous faire du faux *Scholl* avec quatre historiettes enfilées et rattachées... bout à bout, mais une

chronique composée et bâtie me semblait toujours plus sérieusement faite, je me soumettrais néanmoins... je vais fouiller les journaux et les événements.

La carte oubliée à Saint-Raphaël était pour vous demander de vouloir bien me faire envoyer pour la fin courant, cent cinquante francs d'acompte, j'ai une traite pour le 31 et très besoin de cette somme pour compléter... le montant du mandat.

J'ai d'ailleurs prévenu Colombier qui n'attend que vos ordres pour m'adresser la somme par la poste et je m'en remets à vous pour vouloir bien donner cet ordre à la caisse.

Veillez trouver ici, cher monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JEAN LORRAIN.

Fécamp, 27 août.

### XIII

*Trois pages, cartes-correspondance.*

Cher monsieur et directeur, me voilà très très ennuyé faute des 150 francs demandés et pas reçus à temps.

Je vous envoie ci-joint, un reçu en blanc de date, que je compte sur vous pour contresigner de votre griffe et que j'enverrai alors à autre créancier pressant... comme vous avez bien voulu faire en juillet dernier, pour ma note d'hôtel.

Le 15 septembre, une échéance vous irait-il ? Moi, il m'agrèerait... et beaucoup.

Je remettrais le reçu, c'est-à-dire je l'enverrai à mon créancier, qui à la date fixée passerait toucher à la caisse de l'Événement, j'attends toujours votre réponse touchant le roman des *Pelures*, comme feuilleton.

Ci-joint le reçu que vous voudrez bien, n'est-ce pas, m'apostiller pour le 15 courant.

Croyez-moi toujours très votre

JEAN LORRAIN.

Fécamp, 1<sup>er</sup> septembre.

*A cette lettre est joint un reçu ainsi conçu : « Reçu acompte de la caisse de l'Événement, 10, boulevard des Italiens, la somme de cent cinquante francs. »*

## XIV

*Deux pages, carte-correspondance, sans date.*

Recevrez demain Bruscombille à sept heures du soir au journal : j'ai attaqué Zola et ses étonnantes péta-rades des feuilletons de cette semaine et, un peu par la même occasion, les crépitomanies de Silvestre et un peu ce cher René d'Hubert, auquel je garde la bonne rancune que je sais garder aux gens, à cause de l'insertion de la lettre Maizeroi; je vous supplie de me laisser mordre un peu ce bon jeune homme. J'ai l'intention mercredi prochain de consacrer ma chronique aux femmes de plage, rien d'une nouvelle, pour l'autre mercredi me permettez-vous, dans une revue de mon coin de côte, Étretat, ..... (1), Yport, les Petites-Dalles, avec noms en vue en villégiature, de dire deux mots aimables pour ..... (2) et de Nesmond?

Maintenant nous sommes au pair pour Bruscombille, l'autre pour le troisième dimanche et ainsi de suite. Comme vous seriez cependant aimable de me fixer par un mot au sujet de mes nouvelles conditions. Oui ou non, marchons-nous à 350 francs par mois jusqu'au premier novembre à partir de ma dernière chronique Lorrain?

Croyez-moi vôtre et encore très vôtre.

JEAN LORRAIN.

Vendredi soir.

---

(1 et 2) Nom illisible.

## XV

*Trois pages, cartes-correspondance.*

Cher monsieur,

Sans nouvelles de vous, je viens vous rappeler que j'ai instamment besoin de 200 francs avant le 13 de ce mois.

Il est vraiment pénible qu'un galant homme en réduise un autre à cette extrémité; j'ai réellement besoin de cette somme et, depuis bientôt trois semaines que je vous prie de me la faire parvenir, je croyais avoir assez de droits à votre obligeance pour compter sur vous pour me la faire parvenir.

Si, avec une copie jusqu'ici aussi peu payée que la mienne, il me faut venir à Paris chaque fois que j'aurais besoin d'argent et y rester un mois (comme la dernière fois pour toucher 300 francs), la place de chroniqueur à l'*Événement* demandera 20.000 francs de rente, et tel n'est malheureusement pas mon cas et je serai forcé d'y renoncer.

Je compte donc sur vous, cher monsieur, pour me faire parvenir, avant mardi, cette somme. Quant à ma chronique de Paris aux champs, la *Marquise Hérode*, arrivée en retard, si vous n'en avez pas la place au journal d'ici dimanche, je vous serais obligé de me la renvoyer immédiatement ici, j'en ai la place ailleurs.

Veillez trouver ici, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JEAN LORRAIN.

1887, septembre 9, Fécamp.

## XVI

*Trois pages, lettre avec devise : Divina belluis.*

Cher monsieur et directeur,

J'attendrai donc novembre, et ma rentrée à Paris pour vous offrir de la bonne copie, car à distance l'actualité m'échappe... et à moins de répéter les autres journaux..., absent moi-même du mouvement depuis près de deux mois, je ne suis plus au diapason!

Si vous vous décidiez à me faire une situation, qui me permit d'être plus souvent à Paris, ou seulement pour commencer les mêmes conditions qu'aux autres! Mais voyez quelles difficultés je viens de traverser faute du nerf de la guerre, ici je végète encore sur la foi des traités et parce que je suis chez ma mère... mais à Paris sans argent... pas à y songer!

J'ai néanmoins le sujet de trois Bruscambille vraiment Bruscambille d'ici fin octobre, en vous rappelant néanmoins que les Bruscambille à commencer par le pays des Gondoles et à finir par *De la Pudeur* sont des faux Calibans, tout de *fantaisie*, cette fantaisie que vous me reprochez pour une époque qui n'en a plus, et avec quelle sévérité!

Permettez moi de trouver dur pour la marquise Hérode... le journal qui inséra *Lulu*!!!

Si les trois Bruscambille vous vont d'ici fin octobre, un mot n'est-ce pas, je laisserai d'ici là dormir Lorrain.

Pour le règlement je vous prierai, cher monsieur, d'y songer sérieusement pour la fin du mois... c'est trois cents francs dont j'ai absolument besoin.

J'aurai également besoin de trois cents francs pour la fin octobre, mon compte se montant à près de neuf cents francs actuellement, je peux d'ailleurs vous en envoyer le détail, vous voyez que je ne vous prends pas à la gorge... si vous pouviez me faire envoyer par Jean Jean 150 francs de suite et me laisser disposer sur vous des 150 autres pour la fin octobre, cela m'agrèerait fort, je donnerais la traite à mon tailleur et pourrais arroser aussi mes créanciers, toutes mes notes de fin d'année me tombent fin septembre et fin octobre.

Un mot, n'est-ce pas, à ce propos et touchant mon offre de Bruscambille si de bons Lorrain ne viennent d'ici là, je vous les enverrais, mais pas à jour fixe.

Croyez-vous *sérieusement* que les Incursions décadentes de Lycophon et le Mie Prigioni de Boyer d'Agen aient vraiment intéressé le public du journal !

Très votre et veuillez trouver ici, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JEAN LORRAIN.

1887, septembre.



## XVII

*Deux pages, carte-correspondance.*

Aviez promis de m'envoyer volume aussi roman paru, attends encore. Faites-moi envoyer le volume demain que je l'aie mercredi matin, aurez article jeudi matin pour le soir même : n'ai pas les feuilletons assez présents dans la mémoire pour y aller ; si roman pas paru, télégramme demain matin, j'irai alors avec mes souvenirs, mais au moins n'aurais-je pas infériorité sur les autres chroniqueurs et confrères : toujours très votre, quoique vous soyez dur pour moi.

Votre

JEAN LORRAIN.

Fécamp, 9 heures du soir, 1887.



## XVIII

*Trois pages, cartes-correspondance, pli recommandé,  
avec enveloppe portant cachet de la poste : Fécamp,  
14 septembre 1887.*

Est-ce une disgrâce ? N'y comprends rien. Aucune réponse à mes lettres, aucune aux télégrammes et ma chronique *Paris aux champs*, envoyée cependant à temps, n'est pas passée ! Dois-je faire un Bruscambille pour dimanche ? Suis absolument dérouté ! et avec cela complètement à court d'argent. J'en ai cependant absolument besoin et ne puis croire que c'est une demande de fonds qui ait mis du froid entre nous ; si cela vous est impossible en ce moment, donnez-moi une valeur fin courant ou autorisez-moi à disposer sur vous fin courant, de 15 louis par exemple, mais cette situation est intolérable... Je vous avais également prié de me renvoyer la chronique sur la *Marquise Hérode* dont j'ai placement ailleurs, et rien, rien, rien.

J'attends un mot de vous pour savoir si je fais encore partie de votre rédaction.

Veillez trouver ici, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Votre très votre, mais stupéfié.

JEAN LORRAIN.

1887, septembre.

## XIX

*Deux pages, carte-correspondance.*

Mon cher directeur,

Sans nouvelles de vous, ni pour la *Terre*, ni pour les *Bruscambille*, je viens faire acte de bonne volonté en prouvant que moi, je ne boude pas.

Puisque les *Lulu*, *Germaine* et autres études de femme ont l'heur de vous plaire, je vous en adresse ci-joint une qui à défaut d'autres mérites a du moins celui d'être réelle. *Maucourt*, l'actrice du théâtre *Michel*, la maîtresse du grand duc *Alexis* avant madame de *Beauharnais*, a posé pour cette étude, je l'ai mise dans un cadre d'automne pour qu'elle eût au moins le semblant d'une actualité et voilà.

Dois-je envoyer un *Bruscambille* pour samedi soir?

Sans nouvelles également de la caisse et de *Jean-Jean* et devant de pressants besoins d'argent d'autant plus pressants que j'ai reçu un ordre d'appel de 13 jours pour le mois de novembre à Rouen, je vous donne avis par celle-ci que je dispose sur vous, caisse de l'*Événement*, pour le 10 octobre 1887, de la somme de trois cents francs à compte par une traite négociée à mon banquier *A. Legros*, de *Fécamp*.

Plus une autre traite de trois cents francs également à compte payable le 10 novembre 1887 à la même caisse de l'*Événement*.

Veillez trouver ici, cher monsieur et directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JEAN LORRAIN.

1887, septembre 26.

XX

*Une page, lettre.*

Fécamp, ce 18 octobre.

Mon cher Magnier,

J'ouvre l'*Événement* et je tombe sur une *Sapho raison sociale* qui dément étrangement votre lettre de ce matin.

*Chanson de Lesbos, chanson de Sodome, etc., vers à l'appui*, voilà qui laisse bien loin en arrière ma pauvre religion, *Nymphaea* et mes citations de Flaubert.

Enfin, nous reparlerons de tout cela mardi matin chez vous, mais il faut avouer que les nouveaux venus comme M. Léopold Lacour, ou les intermittents comme Champsaur ont beau jeu au 10, boulevard des Italiens, tout leur est permis : est-ce que mon nom seul constituerait l'*article pornographique* !

Votre stupéfait, mais votre quand même,

JEAN LORRAIN.

## XXI

*Deux pages, carte-correspondance.*

Cher monsieur et directeur,

Je suis enfin libéré du régiment, j'en profite pour vous donner signe de vie en vous adressant cette chronique sur la *Limouzin*, je la crois courte et bonne.

Je compte rentrer à Paris vers le milieu de la semaine, ai-je la chance de vous y rencontrer : nous avons arrêté ensemble ma rentrée à l'Événement pour les premiers jours de décembre et devons convenir entre nous des nouvelles conditions à l'Événement qui, m'attachant d'une façon régulière au journal et me permettant d'habiter Paris, me mettraient plus sous votre influence et dans votre main.

Je suis toujours votre homme; veuillez, cher monsieur, me faire un signe et me dire quel jour de la semaine prochaine, à partir de mercredi, j'ai chance de vous rencontrer *rue Lapérouse, soir ou matin*.

Veuillez trouver ici, monsieur, l'assurance de mon entier attachement.

JEAN LORRAIN.

Fécamp, 1887, novembre, ce samedi.

## XXII

*Deux pages, lettre.*

Cher monsieur,

Je rentre à l'instant chez moi et me mets immédiatement à ma chronique, je comptais vous en donner une demain *littéraire et mondaine* sur la Danse et la rentrée de *Subra*. Je change..... (1) et la fais tout à Shakespeare avec l'historique de toutes les reprises de ses pièces depuis *Macbeth* à la Porte-Saint-Martin, *Macbeth* Richepin-Sarah, les rivalités Perrin-Porel et les influences Hugo-Vacquerie : je la donnerai ce soir de 8 à 9... *impossible avant*.

Vous ne m'aviez rien demandé pour jeudi; vous ne m'avez même fixé aucun jour : je préférerais même être fixé sur ce point : je travaille mieux quand je me sens acculé par le temps ; la fièvre de l'échéance me donne du style et des idées : je compte aller vous voir demain à ce sujet, de 2 à 3, rue Lapérouse ; un mot, si je ne devais pas vous rencontrer... je pars demain soir samedi et rentre vendredi prochain, ce soir j'ai rendez-vous chez Sarah, de 6 à 7, et ne pourrais être au journal.

Veillez trouver ici, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JEAN LORRAIN.

1887, décembre 7.

---

(1) Trois mots illisibles (ou le jour?)

## XXIII

*Deux pages, lettre, sans date. — Au crayon bleu, de la main d'Edmond Magnier, 19 décembre.*

Ce mercredi soir.

Mon cher Magnier,

Le Mathi récalcitre absolument; il argue d'un deuil... de la perte d'un père, c'est à mettre en romance.

L'argent qu'on prend au juif, c'est de l'argent qui rentre.

Il faut prendre le deuil de cet argent-là, mais j'ai dégoté un Zacharini affolé de réclame que je crois bon pour 25 louis. Je le fais préparer demain matin et si ça prend, j'irai cueillir dans la journée.

Je vous rappelle votre bonne promesse de 10 louis pour demain, j'en ai besoin pour me remonter le moral et l'énergie : n'oubliez pas que j'ai donné l'exemple de la plus séraphique patience.

Ces 10 louis et je vous laisse en paix jusqu'en janvier, faites ça, les bons paiements font les bonnes chroniques.

Votre

JEAN LORRAIN,

qui deviendra *pratique*.

## XXIV

*Quatre pages, lettre.*

Cher monsieur,

Désolé, mais je dîne en ville et ne puis venir à la rédaction de 6 à 7... d'ailleurs puisque je n'ai rien ce soir... et pourtant que de choses urgentes. J'ai médité votre idée de pseudo-Colombine, ça va : puis-je vous voir demain mardi rue Lapérouse de 11 à midi, si oui un mot au journal, je passerai à minuit.

Mille choses à vous dire et puis l'affaire Duvelleroy... et projets d'articles : enfin un service à vous demander... 200 francs, comme serez aimable de laisser ordre à la caisse... Je suis débordé par ce jour de l'an, vous, n'est-ce pas, savez, je ne vous demanderai plus rien d'ici fin janvier. Et je vous rapporte 20 louis net à cette époque.

Enfin prière de vouloir bien insérer dans les échos cette petite réclamette de votre serviteur, et enfin, car je suis insatiable, pouvez-vous me caser demain à la reprise des Français de Mercadet et... ouf... et c'est tout... Si vous avez loge, je me sauverai au Luthier et

comme vous arrivez tard, vous aurez chance de ne pas avoir l'ennui de m'avoir dans le dos durant le spectacle.

Très votre et panné hélas,

JEAN LORRAIN.

1887 décembre 26.

*A cette lettre sont jointes deux pages autographes ainsi conçues :*

Dans l'artistique publication de *Paris-Noël* de M. Gustave Goetschy, à côté de poésies de MM. de Banville, Armand Silvestre et Paul Arène, nous sommes heureux de pouvoir [lire] ces vers de notre collaborateur Jean Lorrain, délicieusement illustrés par le talent de M<sup>lle</sup> Louise Abbéma.

## AUTOMNE

Octobre, une mer glauque et sous un ciel de perle  
Mélancolique et doux, la vague qui déferle  
Et meurt... et là parmi les tons et gris dolents  
D'une grève d'automne aux pâles goélands  
Disparus au milieu d'épaves, de bouées,  
De poutres et d'un tas de choses échouées  
Un radeau sur le sable oublié sans raison.

.....  
.....  
.....

Et sur la grève, assise avec des yeux songeurs,  
A l'angle du radeau, dont le reflet s'écrase  
En tremblant dans la mare humide de la vase,  
La svelte Parisienne, au feutre un peu frondeur,  
S'attarde, elle se tait.

O joli front boudeur,



Lèvre obstinée et vous, ô nuque délicate,  
Dont la peau blanche et fine a des polis d'agate  
Sous les cheveux de soie à l'or fluide et roux  
Devant cette mer morne et ce ciel moite et doux,  
A quoi songiez-vous donc, quel était votre rêve?

Que fugitive est l'heure où l'on aime, et trop brève  
La minute vécue en pleine liberté  
Dans le vivant et bleu décor des mers d'été,  
Que le temps est passé des soirs d'or et de braises  
Et de retours à deux, les soirs, par les falaises,

A l'heure où profilés en noir sur les couchants,  
Les grands chardons velus se dressent dans les champs,  
Héraldiques et durs parmi les graminées...  
O frôlant souvenir de courses terminées.

.....  
.....

Et la blonde songeuse a peur de l'avenir.  
Certains livres heureux ne devraient pas finir.

Octobre, une mer glauque et sous un ciel de perle  
Mélancolique et doux, la vague qui déferle  
Et meurt, et sur le sable, oublié sans raison,  
Le radeau des beaux jours de la chaude saison.

JEAN LORRAIN.



**1888**



## XXV

*Deux pages, carte-correspondance, sans date.*

Je n'y comprends rien. Avez-vous reçu ma chronique vendredi soir! Avez-vous reçu ma dépêche samedi soir! Je ne vois ni la chronique dans l'*Événement* ni envoi à la poste. Quand une chronique ne vous va pas, une fois pour toutes, renvoyez-la-moi courrier par courrier.

A distance, sans nouvelles immédiates, ces petits incidents prennent le caractère de catastrophes et la vie n'est plus tenable. N'ai-je plus de jour, oui ou non, et puis-je envoyer n'importe quand, au hasard de la fourchette... Je croyais pouvoir compter sur le mercredi et le samedi, vous m'aviez parlé de huit chroniques par mois, si je ne puis tabler sur ce chiffre, je vous serais obligé de m'en avertir de suite, car je devrais chercher à m'employer en extra *ailleurs*. Je compte absolument sur 20 louis par mois à l'*Événement* et, si je ne les ai pas là, il me faut les trouver ailleurs, je ne puis pas sortir de là.

Un mot qui m'explique l'énigme et me fixe, et, si vous en avez, envoyez-moi des sujets de *chro*.

Toujours très votre

JEAN LORRAIN.

Ce dimanche.

## XXVI

*Une page, carte-correspondance.*

Sans réponse... Je vous en prie, cher monsieur, daignez ou veuillez me fixer. Je compte rentrer à Paris fin de la semaine pour chercher à me placer ailleurs, puisque l'Événement me paraît soudainement fermé et selon votre réponse j'avancerai ou retarderai mon voyage.

Salutations empressées,

JEAN LORRAIN.

1888, janvier, ce lundi 16.

## XXVII

*Une page, carte-correspondance, « samedi », sans date.*

Foudroyé mercredi soir, je commence à peine à renaître de mes cendres, mais sans oser encore affronter la présence du dieu.

Madame Magnier, que j'ai eu l'honneur de voir cet après-midi, m'annonce votre départ.

Puis-je durant votre absence faire les chroniques suivantes :

Bruscambille 1, demain. — *Nostalgie d'obélisque*, les beaux vers de Gautier des *Émaux* sur l'obélisque, s'ennuyant par ce temps de neige fondue, puis les promenades de Coquelin aîné autour des obélisques et l'histoire Cerny-Tessandier autour de l'obélisque *de luxure déjà nommé*, le tout très parisien et sans méchanceté.

Bruscambille 2. — Noyer la candidature de Nadaud à l'Académie, *successeur de Labiche*.

3. Éventail. — Jean Lorrain, 20 louis Duvelleroy.

Un mot qui me fixe et, si j'ai été un peu dur pour Léonide, songez que vous-même me demandez toujours de tirer à boulet rouge et de faire retourner le boulevard.

Un mot qui me fixe.

LORRAIN.

## XXVIII

*Deux pages, carte-correspondance, « dimanche ».*

**Madame,**

Mille et un pardons d'abord pour la liberté très grande. Mais, en l'absence du seigneur...!

Suis-je rentré en grâce ? Est-ce indiscret de vous le demander et puis-je commettre demain un Bruscam-bille ?

Votre silence équivaudra à une affirmation, car je n'ai pas ici la prétention de vous soutirer un autographe.

Veillez trouver ici, madame, l'assurance de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

**JEAN LORRAIN.**

1888, février.



## XXIX

*Quatre pages, cartes-correspondance, « lundi ». Au crayon, de la main d'Edmond Magnier : 1888.*

Cher monsieur,

Ma chronique sur le japonisme au théâtre et la pièce de M<sup>me</sup> Gautier, accrochée à propos de celle de Sarah, vous parviendra demain soir au journal à sept heures ; j'ai vu M<sup>me</sup> Gautier samedi chez elle avant mon départ et ai des tuyaux amusants.

Pour le Bruscombille de samedi prochain, le voulez-vous sur les pénitentes mondaines et les retraites du faubourg Saint-Germain, j'ai deux histoires authentiques et de plus... parisiennes sur la jeune duchesse d'Avaray, la petite Mercy Argenteau ; il m'a été impossible, l'autre vendredi, d'avoir l'adresse des Brémont et partant d'aller les intriguer. J'ai bien regretté de n'avoir pu vous serrer la main avant mon départ, il y avait à propos d'Abbéma et des Petites-Dalles, dont M. Milon de Fécamp, que je sais être en affaires avec vous, est propriétaire intéressé, une réclame possible à accrocher ; d'ailleurs il sera temps d'en reparler et de replacer cela cet été.

Je me permets de vous rappeler qu'on présentera,

comme il a été convenu entre nous, un reçu de 100 francs de mon hôtel, jeudi 5 avril, à 5 heures, signé Lorrain, à la caisse de l'*Événement*.

Ainsi le mois de février sera réglé et nous ne marchons plus que sur mars.

Veillez, cher monsieur et directeur, me rappeler au bon souvenir de M<sup>me</sup> Magnier et me croire

Votre très votre et dévoué

LORRAIN.

### XXX

*Deux pages, carte-correspondance, « mardi ». — Au crayon, de la main d'Edmond Magnier, « avril 88 ».*

Royale idylle, une chronique sur<sup>t</sup> le mariage Battemberg-Victoria avec rappel des mariages Béatrix et prince Oscar de Suède, genre de ma chronique *sur l'Anglaise*, les amours des princes d'Europe rattachés aux Idylles du Roi de *Tennyson* et de *Gustave Doré*; c'est, je crois, assez actuel et assez pour tout le monde, grand et petit public.

Je vais mieux et rentre immanquablement vendredi, 11 heures du matin; je passerai immédiatement au journal, de 11 heures à midi, si vous ne devez pas y être, un mot, je monterai alors 25, rue Lapérouse. J'ai été horriblement souffrant, un vrai flux de sang me congestionnant toute la tête.

Veillez trouver ici, mon cher directeur, mes meilleurs sentiments.

Votre

LORRAIN.

## XXXI

*Quatre pages, cartes-correspondance, « vendredi ».  
Au crayon, de la main d'Edmond Magnier :  
« 16 avril 88 ».*

N'y comprends rien, il était pourtant actuel et bien parisien, mon *clou de la semaine*.

Je vous envoie quand même un Bruscombille, des détails de la vie des forains assez circonstanciés et amusants pour n'importe quel public, accrochés à propos de la scène du fait divers d'hier; une cocotte reconnaissant son mari dans l'Hercule d'un cirque et voulant le reprendre, d'où refus de l'Hercule et gifle de sa seconde... épouse, je l'ai fait très drôle et aussi amusant que possible, je vais mieux, mais je ne puis encore sortir, j'ai les yeux malades maintenant, une guigne à la noire, je fais l'impossible pour rentrer lundi soir ou mardi matin, mais vraiment je n'ai pas de chance s'il me faut apporter moi-même mes chroniques au journal pour qu'elles passent !

Vous m'aviez habitué à moins d'exigences l'hiver et le printemps dernier et les chroniques n'en étaient pas plus mauvaises, veuillez en convenir; je lis tous les jours le Gaulois, le Gil-Blas, et je n'y découvre pas des merveilles... Les Gros Claude, avouez-le, sont moins

bons que mes Bruscombilles, et en dehors de Fouquier et Santillane, tout le temps des nouvelles... quant à l'Écho, pour une bonne de Bauër! des sujets... d'une particularité telle qu'en dehors des journalistes qui est-ce que ces chroniques peuvent intéresser? Il faut bien que je plaide ma cause, vous me mettez en pénitence comme un enfant de dix ans.

Votre

LORRAIN.

## XXXII

*Deux pages, carte-correspondance, « mercredi », sans date.*

Cher monsieur,

Malgré votre juste terreur des vers, je me permets de vous adresser ceux-ci !

Peut-être pourront-ils cadrer avec le numéro du Vendredi-Saint, ils sont d'ailleurs de haute envolée et d'une assez belle portée philosophique et nullement pornographique, c'est un crucifiement allégorique qui est bien dans la note de l'*Événement* un jour comme le vendredi de Pâques.

Si vous les faites passer, mais non dans les échos, mais dans un coin de la première page, vous ferez grand plaisir et grand honneur au poète qui était autrefois votre collaborateur et les lettrés de vos abonnés y trouveront, je crois, leur compte, car ce n'est cette fois ni *décadent* ni *Péladanesque*.

Sans réponse de vous je fais les pénitentes mondaines pour samedi. Ma chronique sur M<sup>me</sup> Gautier et sa pièce ne vous est-elle pas parvenue que je ne l'ai pas vue aujourd'hui.

Très votre et cordialement,

LORRAIN.

### XXXIII

*Deux pages, carte-correspondance, « samedi », sans date.*

Cher directeur,

Ci-joint une lettre de Pierre Loti reçue à propos de la Revue du *Frère Yves à Paris*.

Si vous voyez là matière à un écho, je m'en remets à votre perspicacité de maître et journaliste; en tout cas je vous adresse en même temps ma réponse : les deux lettres pourraient passer ensemble, la lettre de Loti adressée rue de la Michodière m'est arrivée ce matin ici.

Pour la chronique d'aujourd'hui, jamais je ne vous l'aurais proposée sans l'actualité du samedi saint et le piquant de la religiosité mondaine qui est bien le cadre de ce racontar : j'ai hâte de rentrer à Paris, car vraiment ces chroniques à distance sans aliment sont déconcertantes, n'avez-vous pas quelque sujet à me donner... les faits divers sont d'une stérilité rebutante, les Amours de Sainte-Perrine, ou les hauts faits de MM. Bonnetain, Descaves, c'est bien *Écho de Paris* et bien peu *Événement*, j'attends le mot d'ordre de la rue Lapérouse, si vous me permettez au moins une nouvelle ou deux genre

Maupassant, je compte d'ailleurs rentrer vers le 10 avril au plus tard, le temps de me soigner un peu, car je suis sur mes boulets.

Très votre

LORRAIN.

*A cette lettre est jointe la lettre autographe suivante de Pierre Loti, trois pages, avec, de la main de Jean Lorrain, ces mots : « Avec prière de ne pas l'égarer et de me la renvoyer demain. Lorrain ».*

Monsieur,

Nous nous sommes rencontrés dernièrement, — chez Sarah, chez Daudet, je ne sais plus, — mais quelque part, j'en suis sûr, car j'ai gardé très bon souvenir de vous.

Or, je viens de lire par hasard, dans un journal déjà ancien (je n'en reçois aucun) que vous aviez fait jouer une revue intitulée : *Mon frère Yves à Paris*. Ce journal ajoute : « Tout le quartier Monceau s'en tord encore. »

Eh bien ! c'est très mal de ne pas nous l'avoir envoyée, cette revue, qui a dû être imprimée certainement, car nous aurions bien eu quelques droits à nous en *tordre* aussi, Yves et moi, il me semble.

Vraiment, vous me feriez bien plaisir, vous nous amuseriez beaucoup tous les deux, si vous étiez assez bon pour nous l'envoyer.

Recevez, je vous prie, l'expression de mes sentiments bien sympathiques.

PIERRE LOTI,

(141, rue Saint-Pierre, Rochefort.)



## XXXIV

*Deux pages, carte-correspondance, « mardi », sans date.*

Ci-joint chronique.

Sans ordre de vous, je l'ai faite en *Courrier de Paris*, j'ai accroché la recrudescence du mouvement mondain de la semaine de Pâques, l'abus des clichés, le temps affreux, la fête aux pains d'épices, Boulanger-Paulus, l'abus des pièces russes, des romans russes, le *Mystère* du théâtre de Morlaix, le théâtre libre, et la manière de tirer des romans une pièce.

Avez-vous un sujet de prédilection pour vendredi prochain? Je suis très souffrant, la gorge prise, obligé à des cautérisations et je garde la chambre... d'ailleurs il fait ici un froid noir. J'ai lu avec un sensible plaisir l'annonce de la rentrée de Scholl à l'Événement.

Cordialités et croyez-moi, cher monsieur, très votre

LORRAIN.

XXXV

*Quatre pages, cartes-correspondance, « dimanche », sans date.*

Fécamp.

Mon cher directeur,

Certes je comprends plus que personne que ma place est à Paris auprès de vous, et je voudrais y être installé dans ce Paris où l'actualité fleurit d'elle-même dans l'atmosphère, je ne demande pas mieux que d'être un des bras laborieux et audacieux de l'Événement et je songe sérieusement à me fixer à Paris, mais j'ai encore mille intérêts malheureusement dans ce pays et c'est toujours ce maudit argent, ce nerf *absent de la guerre*, qui me fait tergiverser et me ramène ici, là-bas cette vie d'hôtel me tue et j'ai bien besoin de temps à autre de venir me retremper dans la saline de ce pays.

Enfin, voulez-vous me laisser vous proposer une chose. En dehors des réclames de 25 pour cent que je pourrai vous trouver et dont je puis m'occuper sérieusement, passons un traité pour un an par exemple pour deux chroniques par semaine à jour fixe le mercredi et le samedi à raison de 500 francs par mois à partir du 1<sup>er</sup> avril par exemple, seulement permettez-moi de venir de temps en temps respirer ici du samedi au

lundi: je ne vous cacherai pas que je vais avoir également besoin de m'absenter du 15 mai au 10 juin, ma mère ayant besoin d'aller aux eaux, mais ce sera la seule vacance sérieuse que je vous demanderai cette année. Cela vous va-t-il, d'ailleurs nous pourrons en parler à mon retour.

Je compte rentrer lundi prochain, je vous supplie de me laisser cette semaine, non que je m'amuse ici, mais c'est pour moi une véritable question de santé, je me soigne et répare à outrance et compte vous ramener lundi un collaborateur frais et dispos qui ne se laissera plus entamer par la vie de patachon de cet hiver.

J'attends le mot d'ordre lundi matin, avec une idée de chronique quelconque, j'y attacherai n'importe quelle actualité, pour le Bruscambille de vendredi, la fête du Trône avec une satire des pitres et de *Boulangier*, avec des mots à l'emporte-pièce travaillés toute cette semaine, ne serait-elle pas un bon clou où accrocher une chronique de pamphlet.

Très votre

LORRAIN.

XXXVI

*Deux pages, carte-correspondance*

Cher directeur,

Une corvée de faite... je vous adresse enfin l'article promis à M<sup>me</sup> de Linoelle sur son livre sur les Peintres. Ça été dur, j'ai cru que je n'en sortirais jamais! Ce dithyrambe de 500 pages, non, c'était au-dessus de mes forces.

Je rentre *irrévocablement* demain soir et aurai l'honneur de me présenter rue Lapérouse lundi dans la matinée.

Veillez trouver ici, monsieur, mes meilleurs sentiments.

JEAN LORRAIN.

Fécamp, 9 juin, 1888.

## XXXVII

*Deux pages, carte-correspondance, sans date.*

Mon cher directeur,

Une vente de terrains, la purge de terribles et onéreuses hypothèques qui me lient bras et pattes, m'a fait prolonger jusqu'à hier mardi, où j'ai dû signer l'acte.

Je rentre demain jeudi et vous verrai au journal vendredi matin : j'attendais d'ailleurs impatientement votre retour pour subsides : il m'a été *impossible* durant toute votre absence d'arracher *un sol* à la caisse, alors j'ai été faire des économies en province et me mettre au vert.

Je rentre remis à neuf pour ne plus bouger d'ici longtemps et avec un tas d'histoires *particulières* qui feront votre joie et celle de M<sup>me</sup> Magnier, mais pas précisément du domaine du journal ! A vendredi donc et croyez-moi bien votre

LORRAIN.

## XXXVIII

*Une page, carte-télégramme adressée à « Monsieur Edmond Magnier, Événement, 10, boulevard des Italiens, Paris. »*

Ce mercredi matin 18 juin.

Je continue à chavirer, mon cher Magnier : j'ai le cœur en chaloupe, impossible de monter ce matin au journal... j'y monterai ce soir avec ma chronique, mais sera-t-elle bonne!!! la vérité est que je suis affreusement fatigué, d'ailleurs je quitte Paris demain matin, mais de grâce cet argent ce soir.

LORRAIN.

## XXXIX

*Une page, télégramme adressé à « Monsieur Edmond Magnier, 25, rue Lapérouse, Paris ». Cachet postal du 22 juin 1888.*

Peschard, la chanteuse, morte, enterrée sans personne, à Orléans, cadavre en gare, six suivants dont le mari, peut avoir des détails curieux sur la femme et l'artiste et la vie... voulez-vous cette chronique au lieu du journal de Stendhal qui est prêt d'ailleurs, j'ai lu ces jours-ci le volume et les notes sont prises, mon Dieu que c'est *dur*, nous remettrions alors le journal à mercredi.

Si Peschard va, téléphonez, je vous prierai, à l'*Événement*, et faites-moi prévenir chez moi avant 2 heures, 9, rue de la Michodière, je passerai à 6 h. 1/2 au journal : Je vous rappelle, mon cher Magnier, que je compte absolument sur les 5 louis que vous m'avez promis pour ce vendredi de la main à la main.

Votre

LORRAIN.

## XL

*Deux pages, lettre, sans date.*

Mon cher directeur,

*Lama Sabactani!* Je vous prie en grâce de songer à moi... depuis votre départ... j'ai arraché en tout et pour tout cinquante francs à la caisse et vous pensez bien que je ne vis pas un mois à Paris sur cette somme.

Je pars. Je suis forcé de partir mardi soir, pour quinze jours au moins, et suis on ne peut plus à court; le compte actuel se monte aujourd'hui de 1.100 à 1.200 francs, je vous supplie de me faire donner coûte que coûte 300 francs, j'ai un logement en vue pour m'installer à Paris, le 15 juillet, mais avec ce système de paiement j'hésite et n'ose passer bail, mais assez là-dessus, je compte absolument sur VOUS.

Maintenant pour chronique mercredi. Le Prince de Polignac (Edmond) donne lundi, chez M<sup>me</sup> Édouard André, une représentation musicale, opéra, etc., je viens d'assister à la répétition... un portrait du prince très poussé, très intime et très artistique (rien de Violette) serait peut-être très actuel au milieu des élégances de mai et ferait enrager fort Arthur Meyer qui me l'avait



demandé l'an dernier, mais il voulait me mettre en bloc-notes et je l'ai envoyé promener.

Sinon... un Coquelin Cadet parallèle avec Antoine à cause de la première du *Baiser* lundi. En tout cas télégraphiez-moi si oui *Polignac* ou si oui *Coquelin*, j'ai les deux sujets en main... je vais avoir aussi prochainement à vous proposer trois chroniques réclames :

Une de 500, et une de 1.000. Mais de grâce faites-moi verser, je vous en supplie, le petit règlement demandé.

Très votre

LORRAIN.

Samedi soir.

## XLI

*Six pages, lettre, sans date. Au crayon bleu, de la main d'Edmond Magnier « 8 juillet 88 ».*

Parti de chez moi depuis dix heures, après m'être cassé le nez rue Lapérouse, je rentre trop tard pour pouvoir chroniquer *proprement* ce soir; je suis on ne peut plus *contrarié* que ma chronique n'ait pu passer, j'aurais été heureux de faire cela pour Roques. Si je ne vous ai pas télégraphié à Boulogne pour vous la proposer, c'est que je vous y savais retenu par de trop douloureuses circonstances pour me permettre de venir vous y troubler.

Pas si épuisé que cela le sujet ou du moins il me semble à moi, j'arrivais ce matin bon premier avec Grimsel et Silvestre et plus original et plus drôle; je conçois que le côté *Pot à tabac* vous ait effaré, mais Scholl avait créé dans le journal un précédent.

Enfin, cela est fait... je monterai demain rue Lapérouse, vers 10 heures.

Je regrette de venir vous ennuyer encore de ces questions, mais il m'a été *impossible* de toucher quoi que ce soit à la *caisse* en votre absence, rien, rien, rien. Aussi je vous en prie une fois pour toutes, veuillez mon cher

Magnier prendre sur vous de me régler vous-même et de me remettre les acomptes de la main à la main.

Je suis obligé de repartir pour Fécamp mercredi pour affaires, ventes de terres, transfert d'hypothèques, etc., je vous demande donc comme une grâce de vouloir bien me remettre demain 10 louis de la main à la main, je vous promets de ne pas vous embêter de demandes d'ici le 20 ou 25, époque à laquelle je rentre ici opérer mon déménagement et mon installation, et à laquelle je vais avoir besoin de la forte somme.

Nous nous arrangerons si vous le voulez bien, encore cette fois moitié comptant, moitié billets, mon compte actuel s'élève à 1.300, je m'arrangerai pour vous demander 800 francs, au plus juste.

Vous voyez que je suis le meilleur garçon de la terre et croyez-moi très votre

LORRAIN.

## XLII

*Deux pages, carte-correspondance, sans date.*

Ce dimanche matin, 8, rue de Courty.

**Mon cher Magnier,**

Je crois tenir un bon Bruscombille.

Vous avez lu l'interview Daudet, Fernand Xau, et l'opinion de Daudet sur le public de sa première « public de gadoues et de maquereaux » en toutes lettres (*sic*).

A rapprocher des *Gueux imbéciles* de la première de *Germinie Lacerteux*, oh ils vont bien dans le clan des jeunes!

2° L'à-propos de la tirade contre le divorce de M<sup>me</sup> Astier, chez Koning, divorcé, par M<sup>me</sup> Pasca, divorcée elle-même!

3° Le grand monde de MM. Daudet et Jules Lemaître où les maris empoisonnent leurs femmes au milieu d'un bal, où les mères annoncent à leurs fils qu'elles ont fauté (*Révoltée!!*), d'Ennery faisait mieux.

Enfin, l'annonce des *Respectables*, de Janvier de la Motte (une pièce de famille) et le mariage en deuxièmes noces de l'archiduchesse Stéphanie, avec tout cela je crois tenir un bon poisson au panier; si oui, télégramme... que je prépare... je suis enrhumé et reste à la maison.

Votre

LORRAIN.

## XLIII

*Deux pages, sans date, carte-correspondance, « vendredi ».*

Fécamp.

Mon cher Magnier,

En me commandant ma chronique sur Baudry, vous avez certainement oublié que mon Bruscambille tombait le samedi 14 juillet et que l'actualité me forçait *chroniqueur Bruscambillant* de parler de cette fête au Parisien et aux lecteurs de tous pays qui y jouent quelque peu un rôle.

Voilà pourquoi j'ai pris sur moi de vous envoyer une *M<sup>lle</sup> Quinquet* très frétilante et Bruscambillante (étude de la jeune fille en l'an 1888) que j'avais depuis longtemps essayé de crayonner d'ailleurs. Très convenable d'ailleurs ! Vous savez que je suis toujours au regret pour mon article sur le nu. — Rochefort, Silvestre, Grosclaude, hier Scholl et Jacqueline, et samedi dernier j'arrivais bon premier. Je vous envoie ci-joint le compte rendu détaillé du sinistre du 11 courant, dans le canal des jetées ici-même, vous pourrez peut-être en faire quelque chose.

Cordialités et très votre

LORRAIN.

XLIV

*Deux pages, carte-correspondance.*

8, rue de Courty.

Mon cher Magnier,

Je vous rappelle votre promesse de m'envoyer pour demain un sujet de chronique et en même temps celle de 5 louis pour demain soir.

Je passerai d'ailleurs demain vers 11 heures au journal : je puis compter sur les 5 louis, n'est-ce pas, les tapissiers me dévorent et je suis, faute d'escompteur encore trouvé, des plus à court d'argent.

Très votre et cordialement

JEAN LORRAIN.

Ce 9 août 1888.

## XLV

*Une page, lettre, sans date.*

Ci-joint, mon cher directeur, la chronique Baudry : j'y ai quelque peu attrapé (oh ! rien que par des citations) le Charles Ephrussi ; ce qui amuse et amuse toujours le public parisien.

Pour samedi prochain les médaillons d'Aurevilly, cela est très bien convenu. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, puisque la besogne m'est mâchée et préparée d'avance, je ne rentrerai à Paris que dimanche soir et serai chez vous à prendre les ordres lundi matin.

Sinon, je partirai jeudi soir comme cela était convenu. Sans rappel de vous, je prolonge jusqu'à dimanche.

Très votre et à vos ordres

JEAN LORRAIN.

## XLVI

*Une page, télégramme à M. Edmond Magnier, 25, rue Lapérouse. — Cachet postal du 14 août 1888.*

Mon cher seigneur, vous vous êtes évaporé si soudainement ce matin au journal où je vous attendais chez Gungle, que je n'ai pu mettre la main et sur vous et sur le renseignement demandé, le discours *Renan Lannion*.

Comme vous seriez aimable de me le faire envoyer chez moi, 8, rue de Courty, je ne bouge pas de la maison, où je rentre mettre au point ma chronique.

Ne m'oubliez pas non plus, je vous le rappelle, pour les 5 louis promis depuis huit jours, demain c'est fête, vendredi vous partez et mes fournisseurs me harcèlent, c'est un arrosage nécessaire ! A ce soir et croyez-moi votre

Très votre

LORRAIN.



## XLVII

*Une page. Télégramme à M. Edmond Magnier, 25, rue Lapérouse. Cachet postal: 28 septembre 1888. Au crayon bleu, de la main d'Edmond Magnier, « 29 septembre ».*

Mon cher Magnier, j'avais ce matin un autre sujet à vous proposer et très Bruscombille, car voilà déjà deux Lorrain depuis lundi et ce soir cela fera trois en une semaine, mais je n'ai pu monter ce matin rue Lapérouse, étant très souffrant depuis mon retour et ce matin Jean Jean vous absorbait.

J'ai communiqué audit Jean Jean la prière de me faire des billets de 300 francs à échéance, l'un 3 mois, l'autre 4, mais je vous rappelle votre promesse de me donner 5 louis ce soir, j'en ai besoin urgent, urgent. Vous me donnerez les 10 autres dimanche et d'ici fin octobre j'aurais au moins le plaisir de ne pas vous amener un créancier à chacune de mes visites.

Croyez-moi très votre

LORRAIN.

Ce soir au journal, n'est-ce pas.

## XLVIII

*Une page. Télégramme à M. Edmond Magnier, 25, rue Lapérouse. Cachet postal du 10 octobre 1888.*

Mon cher Magnier, je viens de prendre la *Fin d'un Monde* chez Savine, le livre a l'air d'une *mine d'or*, mais il est moralement impossible d'en tirer une chronique après deux heures de lecture, ce serait un galimatias infect et *consciemment* je ne signe pas des ordures.

Voulez-vous à propos de Sodome, *Zohar* et de Paul Verlaine et Catulle Mendès, *présents hier* au Théâtre libre, une chronique sur l'influence pernicieuse de ces deux chefs d'école, j'ai la chronique dans les doigts avec citations à l'appui, je vous ferai Drumont mardi, un Drumont étudié et mûri, d'ailleurs j'ai besoin de vous voir pour cela, je vous verrai ce soir.

Et mes 100 francs, n'oubliez pas.

LORRAIN.

## XLIX

*Une page. Télégramme adressé à M. Edmond Magnier  
25, rue Lapérouse. Cachet postal illisible.*

Mon cher Magnier, il faut croire que j'ai le cerveau malade, il m'est impossible de chroniquer, jamais je ne me suis vu ainsi. Je pars! j'emporte la *Fin d'un Monde*, vous aurez la chronique demain. Vous m'avez offert hier de la faire pour dimanche ou aujourd'hui, je prends dimanche : je suis une horloge remontée, il m'est impossible de chroniquer deux jours de suite!

Très votre

LORRAIN.

## L

*Trois pages, lettre.*

Fécamp, mardi 15 octobre.

Mon cher Magnier,

J'apprends par votre brillante chronique votre retour à Paris, j'aurais voulu être un des premiers à vous serrer la main : après le bon combat c'est un plaisir de saluer le combattant, mais je me débats ici encore en proie à mes incurables et atroces névralgies, ces névralgies qui, depuis que vous me connaissez, sont mon mal et ma croix de Saint-André ou de Saint-Jean, tantôt dans les reins, tantôt dans la face, quand elles ne voyagent pas autour du cœur sous forme de palpitations.

Mais c'est la vie, il faut bien s'y soumettre.

Depuis quatre jours je ne vis plus, les dents en coton, les tempes douloureuses, morphiné le moins possible, mais morphiné cependant.

Je compte rentrer lundi prochain pour me livrer pieds et poings liés à un tortionnaire arracheur de dents : quand je n'en aurai plus une seule dans la bouche, il faudra qu'elle me laisse ma pauvre tête, ma tête dont j'ai besoin avant tout pour mon métier d'écrivain.

Ceci pour vous dire que je ne ribaude pas en votre absence dans les châteaux imaginaires d'une Normandie mondanisante.

Plaignez-moi et croyez-moi bien votre assidu et fidèle ami et collaborateur.

JEAN LORRAIN.

## LI

*Deux pages, lettre; Au crayon, de la main d'Edmond Magnier « La Batte ».*

Fécamp, le 21 octobre.

Mon cher Magnier,

Ci-joint, la chronique de Drumont, j'ai pris l'ensemble du livre qui est encore un pamphlet antisémite, donc une redite! j'ai coté les deux portraits les plus fielleux du livre *Berthelot* et *Clémenceau*, Laguerre est inférieur et trop violent sans preuves intéressantes à l'appui.

Quel joli Bruscombille il y aurait à faire avec le duc de la Rochefoucauld et l'Albert de Mun du même livre, et les côtés mondains, car ce diable de Drumont n'est pas plus tendre pour les conservateurs que pour les républicains. Il y a un entretien du duc de la Rochefoucauld et d'Arthur Meyer épique : cet article je l'ai dans les doigts, le voulez-vous, vous savez qu'une lecture comme celle de Drumont ne se digère pas en un jour, il faut bien vingt-quatre heures de répit pour y voir clair; un mot de vous, qui me fixe et croyez-moi bien votre

LORRAIN.

*P. S.* — Les d'Hubert-Elzéar ont fait faire samedi matin une démarche chez moi par Abbéma pour obtenir que la Batte les laisse tranquilles; c'est *Maizeroy* lui-même qui la veille est allé menacer Abbéma d'un article dans le *Gil Blas* (*sic*) sur elle et son atelier, l'accusant de me donner tous les renseignements et cela soi-disant à l'insu des autres!!!

Cela entre *nous deux!* quel monde! du chantage maintenant.

## LII

*Deux pages, carte-correspondance, sans date.*

Mon cher Magnier,

Je n'ai décidément pas de chance avec la *Fin d'un Monde*, c'est cinq louis de perte sèche que me coûtent M. Drumont et un peu votre royale volonté.

J'ai pourtant assez pris et demandé les ordres, enfin... j'aime à croire que vous me revaudrez cela... je rentre demain soir et irai prendre les ordres vendredi au petit lever, je vous fais observer que je ne prolonge pas d'un jour la vacance accordée et cependant je me figure à tort et à raison que vous me tenez rigueur de mon absence et que vous m'avez mis quelque peu en pénitence comme un petit garçon !

Il y a de cela, avouez-le. Je n'en demeure pas moins très vôtre, et à bientôt.

JEAN LORRAIN.

## LIII

*Deux pages, lettre, sans date.*

Fécamp, ce jeudi matin.

Mon cher Magnier,

Mais je rentre lundi soir et vous verrai mardi matin rue Cimarosa; certes je ne le sais que trop par moi-même, le difficultueux des collaborations à distance. Et l'aléatoire des collaborations sur place en l'absence du directeur donc!

Je n'ai ici à accuser personne, mais j'ai perdu trois chroniques en septembre et je n'ai pas bougé durant tout ce mois de Paris, toute la rédaction de *l'Événement* me passe sur le corps, me prenant mes jours avec une désinvolture... je vous savais trop occupé dans le Var pour aller vous embêter de mes doléances; réclamer au journal... en votre absence, ne rentre pas dans mes habitudes... aujourd'hui que le calme est rétabli et que les anciennes coutumes sont reprises, je me fais une fête de pouvoir enfin retravailler sous votre *seule* direction et je compte bien que vous voudrez bien m'assigner des jours fixes, immuables et des émoluments qui ne soient pas à la merci des caprices de cet *On* indéfinissable et fantasque qui est, en votre absence, le comité de rédaction.

Ceci entre nous deux seuls. J'y compte et croyez-moi bien votre

LORRAIN.

## LIV

*Deux pages, carte-correspondance, sous enveloppe datée  
de Paris, 28 octobre 1888.*

ce dimanche, 8, rue de Courty.

La répétition générale de Pépa a lieu lundi, mon cher Magnier; j'ai prié Gungle de vous en informer pour que vous fassiez faire le nécessaire.

Je passerai demain à onze heures et demie au journal prendre les ordres; je vous serais obligé de vouloir bien tenir à ma disposition les 5 louis que je vous avais demandés avant mon départ pour la Normandie et veuillez me croire, mon cher Magnier, peut-être un grand distrait et encore très enfant, mais pas le traître armé d'un couteau empoisonné que vous vous plaisez à trouver en moi : je n'ai pas à me reprocher de toute ma vie une *seule trahison d'amitié* et il m'est pénible de commencer par vous.

Très votre

LORRAIN.



LV

*Deux pages, carte-correspondance, sans date.*

8, rue de Courty.

Mon cher Magnier,

J'adresse à Gungle la chronique demandée sur les *Conservateurs de province — Drumont*; j'ai bien reçu le mot de Jean Jean pour renouveler; j'irai vous voir pour cela demain matin.

Le billet m'a été escompté par Roques fin août, à deux mois; je n'ai pas la somme nécessaire pour rembourser; comment faire?

Je suis même très à court, puisque je monte demain chez vous recevoir cinq louis.

A demain donc, cher directeur, et croyez-moi très  
votre

LORRAIN.

Ce mercredi.

LVI

*Deux pages, carte-correspondance, sous enveloppe datée  
de Paris, 5 novembre 1888.*

Ce lundi soir, 8, rue de Courty.

Mon cher Magnier,

Retenu chez moi jusqu'à sept heures du soir, je n'ai pu passer au journal recevoir de vos mains les dix louis demandés, urgents, et de plus en plus!

Je passerai demain au journal vers onze heures et demie, midi; ayez, je vous prie, la somme à me remettre et que je vous f... la paix au moins pour une quinzaine de jours.

Vous finirez par me prendre en horreur avec ces demandes incessantes et c'est un rôle odieux et lassant que vous pouvez si facilement m'éviter.

Très votre

LORRAIN.

## LVII

*Deux pages, carte-correspondance, sans date. Au crayon rouge, de la main d'Edmond Magnier, « novembre 1888 ».*

8, rue de Courty.

Mon cher Magnier,

L'*Agonie*, le livre sur Héliogabale et la décadence romaine, a paru chez Savine, livre vraiment curieux, pastiche de *Salammbô*, mais intéressant d'aperçus sur le christianisme à ses débuts et la corruption orientale apportée dans Rome. Avec la reprise de *Caligula* que j'ai été voir exprès et qui m'a empoigné, il y aurait une belle chronique de belle envolée littéraire à commettre, avec l'indication de Caligula, embryon de tous les drames de Sardou, *Théodora* surtout.

Si oui, un télégramme, 8, rue de Courty, avant vendredi matin, et croyez-moi toujours votre

LORRAIN.



**1889**



## LVIII

*Quatre pages, lettre.*

Fécamp, 1889 ce jeudi matin.

Mon cher Magnier,

Vous dire adieu... le moyen... je me suis levé lundi à une heure de l'après-midi pour faire fermer mes malles et monter en voiture, je vous ai prévenu de la gare, c'est tout ce que je pouvais faire.

Couché depuis la veille et sans domestique (lui-même pris et influencé, à l'hôpital militaire) et en tête de cinquante francs comme tout potage, je n'avais qu'à partir : ce que j'ai fait.

*Hæc otia mihi Magnier fecit.*

Je me lève aujourd'hui pour la première fois depuis mon arrivée ici, lundi à minuit : la fièvre m'a quitté seulement hier soir et je l'ai eue avec une violence extrême et la tête si lourde, si lourde que je n'aurais jamais pu chroniquer mardi.

Cela m'a d'ailleurs pris vendredi dernier quand je vous ai envoyé à midi quelqu'un vous demander au journal *fonds* et sujet de chroniques.

Avouez qu'il est enrageant de se savoir seul, malade, gêné d'argent et aussi *abandonné*... que vous m'avez

laissé... enfin c'est fait : n'en parlons plus... vous me promettez 10 louis pour samedi : j'attends... mais combien de fois ne m'avez-vous pas promis et remis... aux calendes !

Ce sont ces ajournements continuels qui finissent par me faire douter de vous ! et vous êtes, permettez-moi de vous l'écrire, d'autant plus coupable que je n'ai jamais demandé un règlement de compte, mais des acomptes, 10 louis sur 50 louis et plus et que vous savez mieux que personne avoir affaire en moi à un *doux* et un *ami* sans défense aucune contre vous !

Je vais faire l'impossible pour chroniquer cette après-midi. Vous aurez la chronique demain matin, demain soir au plus tard : annoncez, si bon vous semble, que pris et très souffrant d'une forte attaque d'*influenza*, je reprends demain mon collier de misère auprès de vous.

Je ne vous parle plus d'argent : j'ai votre lettre qui m'en promet pour samedi et je veux cette fois croire à votre promesse.

Votre

JEAN LORRAIN.



## LIX

*Une page. Carte-lettre adressée à M. Edmond Magnier, 5, rue Ctmarosa, Paris. — Cachet postal : Paris, 15 juin 1889. — Au crayon bleu, de la main d'Edmond Magnier « L. 89 ».*

Ce samedi matin.

Merci, mon cher Magnier, des cent francs d'hier ; soyez tout à fait aimable, donnez-moi cent autres lundi matin, et je ne vous embêterai d'ici fin courant où nous verrons alors plus clair dans mon compte qui montait à plus de 1.000 francs fin mai ; j'ai d'ailleurs à vous parler lundi matin chez vous de l'individu en question pour remplacer *Baton* : j'ai retrouvé son nom, Gaudouin de Clermont, 4, rue Bastia (une sorte de Baude de Moncley moins brûlé), très intelligent ; je lui ai écrit et l'ai vu hier ; nous en causerons, merci et très votre

LORRAIN.

## LX

*Quatre pages, sous enveloppe adressée à M. Edmond Magnier, en son hôtel, 5, rue Cimarosa. Cachet postal : Paris, 23 octobre 1889.*

8, rue de Courty.

Ce mercredi, midi.

Mon cher Magnier,

Un tas de visites intempestives m'a gardé ce matin jusqu'à 10 heures au logis, trop tard pour avoir chance de vous rencontrer en montant à Passy.

J'ai vu que le Molière dans ma bouche vous effarouchait, enfin, je suis le bouc émissaire des *Raisons sociales Sapho* et des chroniques sensuelles de M. Champsaur; vous avez été très dur pour moi hier et en présence de M. Gungle et M. Roger-Milès, j'aurais préféré que nous soyons seuls et cette petite humiliation, imposée à un ami et à un fidèle de trois *années* de combat ne nous grandit ni l'un ni l'autre; elle m'a étonné de votre part, car, chaque fois que j'ai eu, moi, des réclamations à vous faire, j'ai su attendre que nous soyons seul à seul.

Pour éviter ces petits froissements qui, à la longue, gâteraient les bons rapports que nous avons toujours eus ensemble, j'éviterai dorénavant d'aller au journal

et vous verrai désormais, si vous le voulez bien, chez vous : j'ai d'ailleurs à vous causer sérieusement de pas mal de choses; quant aux chroniques mêlées de vers et de citations, je comprends qu'elles vous énervent à la longue; tous les chroniqueurs du journal ont adopté ce modèle depuis que certains Bruscabilles ont eu l'honneur, m'avez-vous dit, d'être remarqués! D'ailleurs, j'aurai l'honneur de monter, demain à 10 heures, rue Cimarosa et nous causerons utilement, je l'espère, et amicalement comme autrefois.

Votre

LORRAIN.

LXI

*Une page, carte-lettre adressée à M. Edmond Magnier,  
5, rue Cimarosa. Cachet postal du 25 octobre 1889.*

Dimanche matin.

Mon cher Magnier,

Je monterai demain matin lundi, rue Cimarosa, pour  
arrêter sujet chronique.

Vous voudrez bien m'y donner les 100 francs promis,  
que je n'aie pas à retourner au journal, ce qui perd  
mon temps et le vôtre.

Cordialement votre

LORRAIN.

## LXII

*Deux pages in-8. Sur papier à en-tête de l'Événement.*

Paris, le 19 novembre 1889.

Mon cher Magnier,

Inutile que je donne ma chronique ce soir, puisque c'est M. Champsaur qui passe : soyez donc assez bon pour m'annoncer pour jeudi et mon d'*Aurevilly* vous sera remis demain soir.

Pour les cent francs j'y renonce... pour deux jours du moins, je passerai jeudi soir au *journal*, j'aurai des renseignements précis sur l'affaire Singleton et vous demanderai la *grâce* d'aller vous saluer le soir aux *Respectables*... mais d'ici là vous aurez, j'espère, réalisé les 5 louis que j'attends depuis 8 jours et je n'aurais plus qu'à vous laisser tranquille pour 15 jours au moins !

Si vous saviez combien tout cela m'embête !!!!!  
Colombier invisible d'ailleurs !

Votre

JEAN LORRAIN.

## LXIII

*Trois pages, carte-correspondance et carte de visite, sous enveloppe adressée à M. Edmond Magnier, 5, rue Cimarosa. Cachet postal du 10 décembre 1889. — Les derniers mots, à partir de « cri ni colère » sur une carte de visite de « Jean Lorrain, chroniqueur à l'Événement ».*

Ce mardi soir 8, rue de Courty.

Mon cher Magnier,

Vous êtes un grand charmeur et d'une courtoisie exquise sur laquelle j'essaie de régler la mienne, mais vous ne paraissez pas vous douter le moins du monde que mon compte de chroniques fin novembre, se monte à 875 francs, soit avec celle d'aujourd'hui à 1.025 francs. — Qu'au prix dérisoire où sont ces chroniques, joint aux irrégularités capricieuses de M. G., cela fait près de deux mois de retard, que j'ai juste 150 francs de pension de ma mère et que j'emprunte et m'endette pour vous éviter *des ennuis*.

Je ne suis ni l'homme des scènes sur le palier, dans l'escalier et ailleurs ; mais comme tout a un terme et que vous finirez par me prendre pour un imbécile et encore aurez-vous attendu ! ce n'est pas 100 francs, mais 200 qu'il me faut demain soir, ou bien très gentiment, sans cri ni colère, nous nous quitterons et ce sera certes moi le plus désolé.

Très votre

JEAN LORRAIN.

## LXIV

*Deux pages, carte-correspondance, sans date. Au crayon bleu, de la main d'Edmond Magnier « 19 décembre 1889 ».*

Ce lundi soir.

Horriblement souffrant de ce froid noir, mon cher Magnier, et sans le sou, c'est à se jeter par la fenêtre, je n'ai même pas pu monter à l'Événement ce matin ni ce soir.

Ci-joint l'écho pour le Singleton, je passerai d'ailleurs demain matin rue Cimarosa de bonne heure, ayez les 100 francs, je ne peux plus attendre : m'avez-vous fait la valeur 300 francs demandée. Mais c'est pour mon chemisier. Nous causerons chronique demain.

Votre

LORRAIN.

LXV

*Deux pages in-8. Papier à en-tête du Grand Hôtel  
Terminus, gare Saint-Lazare, Paris.*

Paris, le 22 décembre 1889, six heures du soir.

Mon cher Magnier,

Influenzé, quoi qu'en écrive M. Besson, fiévreux, migrainé, douloureux de partout pour être sorti *samedi*, je quitte Paris ce soir, Paris et ses miasmes, après deux jours de lit.

C'est vous dire que je ne chroniquerai pas demain.

Si vous voulez bien toujours me considérer comme des vôtres, vous voudrez bien m'adresser à Fécamp, pour jeudi matin, les 200 francs promis par vous et assurés de jour en jour depuis un mois et demi.

Au regret d'être forcé de vous quitter en cas d'impossibilité de paiement.

Votre

JEAN LORRAIN.



**1890**



## LXVI

*Une page, carte-lettre adressée à M. Edmond Magnier, en son hôtel, 5, rue Cimarosa, Paris. — Cachet postal : Paris, 15 juin 1890.*

Ce dimanche midi.

Mon cher Magnier, ne m'oubliez pas pour demain les 100 francs, car à mon tour je suis, grâce à vos retards, à peu près étranglé; 100 francs, 200, si vous le pouvez, — que je respire et vous laisse aussi respirer, car je suis si fatigué que je quitte Paris mercredi pour une dizaine de jours et vais m'installer à Poissy, à portée de votre main et d'une dépêche. — Mon compte doit s'élever aujourd'hui à 1.495 avec le compte mai; soyez donc assez aimable pour compléter mon reçu de 200 francs d'il y a quatre jours, plus cinq louis, ce qui nous mettra à 1.200; fin courant, vous me ferez une valeur de 200 à trois mois, dont j'ai le placement, et je ne vous demanderai plus d'ici là d'argent que pour le terme de juillet. A demain donc, à 11 heures, au journal. — Pas très dans mes cordes, l'*Affaire Remi-Launé*, surtout dans l'anémie où je suis; j'aimerais mieux les *Souvenirs d'enfance* de Loti, qui ont inspiré hier un si joli article à Anatole France. Ce *Remi-Launé* ferait mieux l'affaire de Lacour ou Milès.

Votre

LORRAIN.

## LXVII

*Trois pages, lettre sous enveloppe avec cachet postal de Poissy, 29 juin 1890.*

Poissy, ce dimanche 29 juin 1890.

Mon cher Magnier,

Voilà plus d'un an que je vous demande une augmentation promise et, avouez-le, méritée, je suis de tous les chroniqueurs de l'Événement le plus ancien en date et le moins rétribué : c'est, paraît-il, là une façon de me traiter en ami, ce qui ne m'enrichissait guère.

Il y a un mois, j'ai cru devoir vous prévenir qu'on me faisait des offres à l'Écho de Paris et *ailleurs*; je vous ai de nouveau prié de me mettre à un prix qui me permet de vous demeurer attaché à vous seul... vous n'avez pas daigné me répondre à ce sujet.

Aujourd'hui, c'est fait; je crois devoir vous prévenir que je fais, à partir du 1<sup>er</sup> juillet, partie de la rédaction de l'Écho de Paris, pour une série de portraits et deux contes par mois, les contes signés Jean Lorrain, les portraits d'un pseudonyme.

C'est vous dire que le chroniqueur vous reste : mais vous voudrez bien, mon cher Magnier, me mettre, à partir de cette date, au même prix que M. Champsaur : cent francs la chronique, et je vous en donnerai doré-

navant quatre par mois à un jour fixé par vous, soit une par semaine, que vous me paierez le plus régulièrement possible.

Je n'ai pas à vous faire valoir les services que je peux rendre à un journal : vous m'avez confié le rude emploi de deux chroniques par semaine, c'est un aveu que vous ne les trouviez pas mauvaises alors... et le cas que vous sembliez en faire en a doublé le prix !

Je ne vous cache pas que, très fatigué, je ne consentirais à aucun prix à faire dorénavant deux chroniques par semaine avec sujet imposé, ce qui est la mort d'un cerveau.

Donc, si vous tenez à moi, mon cher Magnier, vous voudrez bien me préparer un projet de traité pour un an pour une chronique par semaine à cent francs, traité que je passerai discuter avec vous et signer au journal, mardi à 11 heures.

Dans l'attente de vous serrer la main et de vous entretenir.

Votre dévoué

JEAN LORRAIN.

Villa Thérèse, chez M<sup>me</sup> Pigache,  
Poissy.

## LXVIII

*Quatre pages, cartes-correspondance. Après la date, écrite par Lorrain, Edmond Magnier a ajouté au crayon bleu « 90 ».*

Ce mardi soir, 16 juillet, 8, rue de Courty.

Mon cher Magnier,

Comme j'ai horreur des scènes et du rôle de Monsieur Dimanche, comme j'ai malheureusement autre chose à faire que venir huit fois en huit jours à la caisse de l'Événement pour n'y pas toucher soixante-quinze malheureux francs, comme si je suis aujourd'hui à l'*Écho de Paris*, la faute en est à vous qui n'avez pas voulu me faire chez vous la situation qui m'était due et promise, nous en resterons là et arrêterons, n'est-ce pas, à partir d'aujourd'hui une collaboration qui aura duré six mois et trois ans plus quinze jours.

Vous m'avez reproché tantôt de m'avoir connu autrefois plus souple et plus coulant, et vous m'avez fait justement sentir tous les torts que j'eus alors d'être timide et trop pliant.

Je débutais et ignorais encore le journalisme ; grâce à vous, je connais aujourd'hui les êtres et les choses.

Je vous en garderai toujours la reconnaissance, mais  
j'ai passé l'âge des humiliations salariées et gratuites.  
Croyez-moi quand même très votre

JEAN LORRAIN.

Vous voudrez bien me faire répondre quand je pour-  
rais faire passer toucher mon reliquat de compte au  
journal.

J. L.





# **Appendice**



*Chronique probablement inédite dont Lorrain parle dans la lettre XLI; épreuves portant de la main d'Edmond Magnier : « 1888 — Refusée. »*

### FEUILLES DE VIGNE

J'aime le souvenir de ces époques nues  
Dont Phébus se plaisait à dorer les statues.  
Cybèle, alors fertile en produits généreux,  
Ne trouvait point ses fils un poids trop onéreux.  
Mais le rire au cœur gonflé de tendresses communes,  
Abreuvait l'univers à ses tétines brunes,  
L'homme, élégant, robuste et fort, avait le droit  
D'être fier de beautés qui le nommaient leur roi :  
Fruits purs de tout outrage et vierge de gerçures  
Dont la chair lisse et ferme appelait les morsures.

Mais cela est une opinion de poète et un regret d'artiste, et de quel artiste, de Charles Baudelaire en personne, où je trouve et détache ce plein bouquet de *Fleurs du mal*, cette fleur d'idéal et de santé.

Opinion de piété et de poète de tous les temps, puisque la Galatée de Virgile était nue, nues les nymphes de Théocrite et nues les déesses de Tiepolo et de Boucher! Mais toute autre est, paraît-il, la profession de foi de M. Lozé, préfet de police et canicide.

Avant que de parler, prenez moi ce mouchoir  
Et cachez-moi ce *nu* que je ne saurais voir.  
Par de pareils objets les âmes sont blessées  
Et cela fait venir de coupables pensées!

riposte en quatre vers ledit M. Lozé, lequel a lu Molière et le préfère à Charles Baudelaire en provincial d'Amiens imbu des vieux classiques, et voici du coup les alguazils et les huissiers lancés contre la rédaction dessinante du *Courrier français*.

Coupables au premier chef, M. Édouard Zier et M. Louis

Legrand, élève halluciné de M. Félicien Rops! M. Édouard Zier d'une main désormais incriminée, avait dans une affriolante allégorie exagéré les séductions de la seconde des Parques. M. Louis Legrand, dans une page tout au moins aussi symbolique, aurait négligé de donner à la *Prostitution* l'attitude et les traits de sainte Agnès enfant. Curieux de me rendre compte par moi-même jusqu'où auraient été les coupables, je me suis procuré à prix d'or le numéro... saisi et ma foi, j'en ai été bien puni... quelle déception, quelle veste!

Je ne vous dirai pas que la Parque et la Prostitution soient absolument vêtues, mais sur l'honneur, si déshabillées que soient ces dames allégoriques, elles le sont, je vous assure, cent mille fois moins que les révélations occultes des deux cent cinquante témoins de l'affaire de Citeaux, et elles s'étalent à toutes les pages des journaux, les révélations *Cithulliques* et quelques-uns leur font même l'honneur d'une chronique, au grand effroi des salons gourmets et cléricaux!

Que les lauriers... non, que les feuilles de vigne de M. Sosthène de la Rochefoucauld hantent le sommeil de notre préfet de police soit, la pudeur est une belle vertu qu'on attache avec des épingles et qu'on entretient avec des condamnations de journaux; que la pudeur des tribunaux, qui ont oublié de prononcer le huis clos pour l'affaire Châtillon, qui pourrait déshonorer la France vis-à-vis de l'Europe tout entière et ont décerné à l'assassin de la rue Montaigne la couronne hyperphallique que l'on sait; que la pudeur des tribunaux éprouve aujourd'hui en pleine affaire Pellegrin et autres sales histoires, le besoin de se refaire une virginité, et qu'elle prenne, cette pudeur, la feuille de M. Jules Roques pour feuille de vigne, soit; il en est de la pudeur comme de la fièvre, elle peut être intermittente et les accès n'en sont que plus violents, notre préfet, qui est l'ennemi déclaré de la rage, se trouve être un hydrophobe de la morale; après la guerre aux chiens, lesquels pratiquent, il est vrai, peut-être un peu publiquement l'union libre, la guerre aux nudités, la guerre aux tableaux, la guerre aux statues, la guerre aux monuments alors... et qu'on ferme les musées!

Pas de demi-mesures, en effet, et une fois pour toutes,

puisque Molière et son *Tartufe* sont le bréviaire des puissants du jour, que nous puissions dire en l'an 1888 :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Quoi! les Parques de Zier sont poursuivies et les allégories de Louis Legrand sont à Saint-Lazare, et le Louvre et le Luxembourg sont encore ouverts, et le génie de la Bastille est encore debout sur sa colonne! A Poissy Watteau, à Mazas Boucher, Greuze et Beaudoin, et Fragonard donc!

Le peintre fripon des marquises  
Nymphes errantes des vieux parcs  
Que parmi des poses exquises  
Des dieux visaient de leurs grands arcs!

Avec quelle ardeur pétulante  
Il savait, le divin rôdeur,  
Fourrager d'une main galante  
Dans ton écrin, ô pudeur!

Aux pieds des hêtres qui grandissent  
Dans le bleuissement du soir,  
Ces escarpolettes qui glissent  
Mystérieuses dans le noir!

Quel raffiné sut les surprendre  
Au-dessus d'un étang bavard,  
Dans l'ombre observé par Léandre!  
Dites, nymphes de Fragonard?

Et ces mains d'homme entreprenantes,  
Ces yeux de langueur attendris,  
Et sur les gorges frissonnantes  
Les longs baisers pris et surpris.

Ces aveux dans l'ombre des nuques  
Et sous les bottes des lilas,  
Loins des laquais et des heiduques,  
Ces chutes en grands falbalas.

Les pirouettes comme ailées.  
Des amoureux, et Dieu sait où,  
Parmi les jupes envolées,  
Le galant poussant le verrou!

Assez. Voilà qui fait venir les coupables pensées, voilà le vrai criminel. Le retroussé cent fois plus provoquant que le nu; tout le dix-huitième siècle a vécu sur cette volupté de la ligne, cette franchise de la couleur et ce libertinage de l'imagination. Watteau, le plus tendre et le plus

mélancolique de tous, le vrai poète de la bande, n'est pas exempt de tout reproche, tenez : l'*Embarquement pour Cythère*, entre autres, regardez dans le feuillage à droite et vous y apercevrez un Priape monstrueux. Boucher a déshabillé la femme comme aucun peintre n'a fait. « La volupté, ont écrit les Goncourt, c'est tout l'idéal Boucher. » Va-t-on reléguer les Boucher dans les greniers du Garde-Meuble et poursuivre M. de Goncourt qui l'a dénoncé ?

Quant à Beudoin, son gendre, le dix-huitième siècle l'a surnommé le « Crébillon de la peinture », c'est tout dire. Greuze n'a pas fait que la *Cruche cassée*, cette divine cruche cassée d'après laquelle M. Sarcey Francisque compose ses petites mines en vitupérant Paul Alexis et ses amies dans son feuilleton du *Temps* : « Tout chez Greuze, disent encore MM. de Goncourt, concourt à l'irritation sensuelle. Les poses sont faciles, abandonnées; les gorges s'avancent provocantes, serrées. » Et MM. de Goncourt ajoutent : « Chez Greuze, le libertinage se voile; chez Fragonard, il s'étale, et Fragonard est-il banni de nos musées et de nos ateliers d'artistes. »

Ces tableaux, dont quelques-uns sont dans nos Louvre, sont presque tous reproduits par la gravure. M. Lozé va-t-il donc faire fermer nos musées? La neuvième chambre va-t-elle donc faire interdire la reproduction de ces œuvres? Va-t-on, par la même occasion, mutiler les bas-reliefs monastiques de l'ordre des... Cîteaux, qui courent autour de Notre-Dame et voiler d'une immense feuille de vigne de bronze vert l'énorme virilité dorée du beau bas-relief du génie de la Bastille encastré dans le guichet du Louvre en face du pont Royal.

Soit, si la pudeur de M. Lozé l'exige, que toutes ces réformes s'accomplissent; mais alors, dès l'instant, qu'on ôte de nos regards la divine consolation des peintures et des statues, dès l'instant qu'on exile loin de nos yeux en deuil la nudité de l'homme et celle de la femme

Et qu'un froid ténébreux doit tomber sur notre âme,

qu'on nous délivre alors des indécentes et ambulantes horreurs dont l'aspect monstrueux épouvante et déprave journellement notre optique.

Qu'un arrêt de police, par exemple, force *Pot-à-Tabac* et les figures semblables à ne sortir que préalablement couvertes d'un voile ou d'un masque; je demande pardon à mon confrère Aurélien Scholl de cette incursion sur ses terres; mais la vue de cette vénérable tour, portant sur ses épaules ce que le genre humain porte en général autre part, a renversé, mercredi soir au cirque, toutes mes idées premières sur l'esthétique en général.

Qu'on applique la même mesure à quelques bas-bleus célèbres par l'absence de leur nez et l'abondance de leurs joufflues faces lunaires, dont un génie supérieur anglais et aveugle put dire un soir à souper en passant la main sur l'une d'elles : « Ah! quelle horrible plaisanterie! cela est trop tôt au dessert; » qu'un arrêt peut par exemple interdire à M<sup>me</sup> Marie Colombier de porter elle-même son dernier roman de *Courte et Bonne* à tout critique et journaliste autre que M. Armand Silvestre, dont, Muse personnelle, elle inspire les plus joyeuses histoires culinaires; en un mot, qu'un bref de la cour d'appel, et s'il le faut de Rome, contre M<sup>me</sup> Mary Summer, l'aimable bas-bleu dont Sommaire est en effet le nom si on s'arrête à sa physionomie, l'ordre de ne pas publier son portrait d'après photographie, en tête de son dernier roman de *Scandale d'hier*, elle risquerait d'égarer trop loin l'opinion du public et sur laquelle se garde, la chère et plantureuse dame, d'inviter M. Renan à ses garden-party en déclarant que l'aimable philosophe sera le clou de la journée. « Un clou, dites un furoncle, » est mal placé chez vous, chère confrère et madame, et pour finir par un mot d'esprit de Pailleron : « le monde alors où l'on ne peut pas s'asseoir ».

BRUSCAMBILLE.

61625627





*IMPRIMÉ PAR JULIEN CRÉMIEU*

*13 et 15, rue Pierre-Dupont*

*à Suresnes (Seine)*

*Août 1909*



**JEAN LORRAIN**

**68 Lettres**



**Edmond Magnier**

**(1887-1890)**

Préface de HENRI CHAPOUTOT

(140)

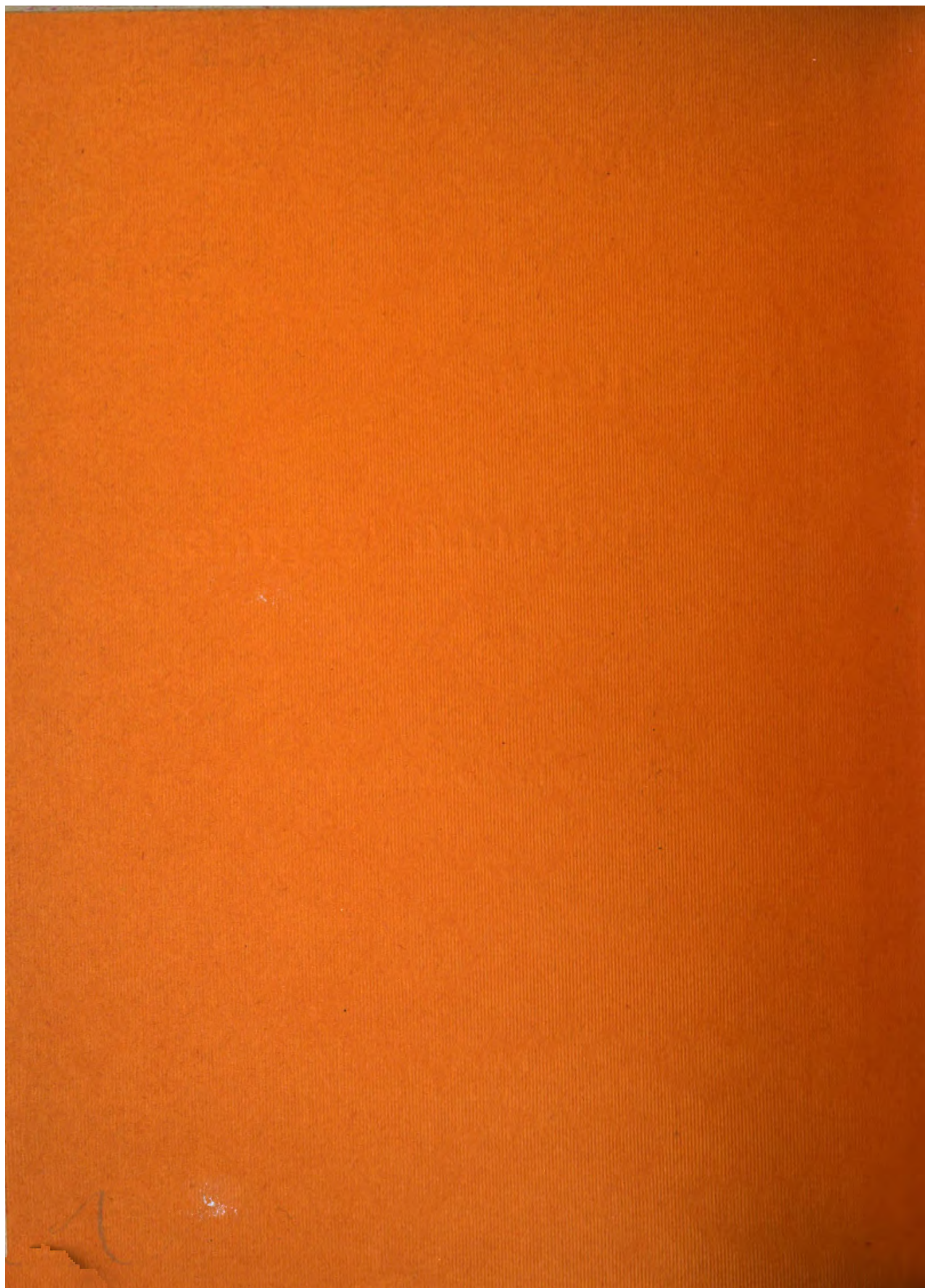
PARIS

—

1909

JJ 7170 A.1







32/5

oo. te





